

Université de Montréal

*Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant, suivi de
Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes
fantastiques de Gisèle Prassinou*

par
Duygu Özmekik

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en littératures de langue française
option recherche-crédation

Avril 2016

© Duygu Özmekik, 2016

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :
*Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant, suivi de
Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes
fantastiques de Gisèle Prassinós*

Présenté par :
Duygu Özmekik

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis, directrice de recherche
Jean-Philippe Beaulieu, président-rapporteur
Claire Legendre, membre du jury

Résumé

Ce mémoire en recherche-crédation débute par un récit intitulé *Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant*, qui est formé de dix contes où prennent place dans un monde fantastique les aventures d'un bestiaire. Ce texte qui met en scène l'histoire d'animaux hybrides cherche également l'expérimentation textuelle par l'écriture automatique des surréalistes. Il pratique l'hybridité des genres comme la lettre, l'essai, le poème et la chanson. Ainsi, la nature hybride des créatures des contes s'appuient sur l'esthétique formelle de l'œuvre.

La deuxième partie intitulée *Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes fantastiques de Gisele Prassinis*, propose une réflexion sur les contes fantastiques de l'auteure surréaliste Gisèle Prassinis, choisie par les surréalistes comme symbole du mythe de la « femme-enfant » quand elle avait quatorze ans. Pourtant, l'auteure rejette ce mythe dans ses écrits (*Les mots endormis* et *Trouver sans chercher*) tout en gardant la pratique de l'écriture automatique des surréalistes et le ludisme textuel. Cet essai étudie le détournement de la « femme-enfant » dans les contes de Prassinis grâce à une lecture plus profonde de ceux-ci.

Mots-clés: bestiaire, conte, écriture automatique, fantastique, femme-enfant, femme surréaliste, Gisèle Prassinis, hybride, hybridité des genres, mythe, surréalisme.

Abstract

This M.A. Thesis combines both research and creative writing. It starts with a narrative story entitled *Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant* which contains ten tales. These tales take place in a fantasy world of bestiary adventures. This text about hybrid beasts is also an experimental text of the automatic writing process used by surrealists. It merges genres, such as letter, essay, poem and song. Thus, the hybrid nature of creatures in these tales justifies the formal aesthetic of this literary work.

The second part entitled *Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes fantastiques de Gisele Prassinós* proposes a critical reading of the fantasy tales of surrealist author Gisèle Prassinós, who was chosen by surrealists as a symbol of the "femme-enfant" myth, when she was only 14 years old. However, the author firmly rejects this myth in her own writings (*Les mots endormis* and *Trouver sans chercher*), even though she engages in the surrealistic automatic writing process and ludic texts. Through a detailed reading, this essay analyses the deconstruction of the "femme-enfant" myth in Prassinós' tales.

Keywords: automatic writing, bestiary, fantastic, femme-enfant, Gisèle Prassinós, hybridity, hybridity of genres, myth, surrealism, surrealist woman, tale.

Table des matières

Remerciements	6
Première partie :	7
<i>Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant</i>	7
Prologue.....	8
Premier conte.....	12
Deuxième conte	16
Troisième conte	21
Quatrième conte	26
Cinquième conte.....	33
Sixième conte	39
Septième conte	46
Huitième conte	56
Neuvième conte.....	61
Dixième conte.....	71
Épilogue.....	76
Deuxième partie :	78
<i>Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes fantastiques de Gisèle Prassinos</i>	78
A. Réalités et mythe : Autour de Gisèle Prassinos.....	79
1. La photographie fondatrice.....	79
2. L'enfance et la « femme-enfant ».....	83
3. La pratique surréaliste et l'écriture automatique de Prassinos....	87
4. Le conte fantastique chez Prassinos.....	92
B. Le monde de la jeune écrivaine dans les contes fantastiques.....	97
1. Les thèmes de ses contes.....	97
2. La recherche de l'identité à travers l'écriture.....	101
3. Un corps en fragmentation : le rejet de la « femme-enfant »...	107
C. Conclusion.....	110
Bibliographie	112

Remerciements

À Catherine Mavrikakis, ma directrice de recherche-création, pour sa générosité, sa confiance en moi, sa patience, sa disponibilité, ses conseils et commentaires précieux.

À mes professeurs qui ont évalué ce mémoire.

Première partie :
Les dents de sagesse du bestiaire inquiétant

PROLOGUE

05.03....

My dearest Ethel,

J'ai reçu le jugement du divorce par la poste, aujourd'hui, accompagné d'une lettre, celle de mon ex-mari qui m'accusait d'avoir été « absente » tout au long de notre mariage.

« Vous, madame Monombreck, désormais mademoiselle ... »

« Toi, tu es si... j'en avais assez de...et puis, tu m'as dit que... »

J'ai laissé ces deux lettres sur ma coiffeuse, je suis allée au bureau et je me suis remise à mes recherches comme à mon habitude. Je travaillais beaucoup sur la socialisation d'une espèce nouvellement découverte quand monsieur Adwerzineck est venu dans mon bureau, tout pâle : « Je ne veux plus vous voir ici madame Monombreck (il n'était pas encore au courant de mon divorce). Tenez-vous le pour dit : vous avez besoin de repos. Il y a trois ans, vous comprenez, trois ans que vous n'avez pas même pris un jour de congé. Cette attitude ne donne jamais de bons résultats. Vous le savez, vous-même. Dans la vie universitaire, vous avez besoin d'un peu de recul. Vivez! Arrêtez de travailler! À partir de demain... je vous en prie. Voici votre billet! » Il m'a débité tout cela d'un ton déterminé, solide et d'une voix aigüe semblable à celle d'un lapin en danger. Puis, il a laissé une enveloppe sur mes genoux. J'ai à peine ouvert ma bouche; j'allais dire quelques mots, mais il a quitté mon bureau sans avoir attendu ma réponse. C'était un peu blessant, you know what I mean.

Ma chère, vous savez très bien comment j'apprécie la douceur et le bon jugement de mon directeur. Entre nous, j'avoue que c'était assez inquiétant, sa manière de faire. Je ne l'avais jamais vu si anxieux et déterminé. On aurait pu penser qu'il était saisi d'un

célopore, mais je n'ai pas osé le lui dire : je n'aimerais pas aller aussi loin dans mon analogie. Désolée, si je vous procure un certain malaise avec les noms étranges des espèces que j'étudie, mais je ne sais vraiment pas comment m'exprimer sans eux puisqu'ils sont si présents dans ma vie depuis des dizaines d'années.

Dans l'enveloppe de monsieur Adwerzineck, j'ai trouvé un billet de train vers un lieu inconnu au nom bizarre que je n'essaierai pas de vous livrer ici pour ne pas vous troubler davantage avec mes extravagances. Afin de ne pas prendre votre temps précieux, je vous laisse tranquille.

Je quitte la ville. Cette ville qui m'a offert d'innombrables souvenirs... Ce soir, je pars pour un endroit ignoré, pourtant cela ne m'inquiète guère. Après tant d'années, peut-être vaut-il mieux s'envoler du nid, même s'il est bien difficile de le faire avec la lourdeur de ce cœur trahi par l'amour. Vous me comprenez parfaitement.

Je prends un seul sac avec moi et je laisse mes plantes devant votre porte ainsi que cette lettre. Je n'oserais pas vous dire adieu de vive voix. Je sais que vous allez donner à mes plantes ce dont elles ont besoin. Vous, la maman de cinq enfants...il est évident que vous serez une meilleure nourrice pour elles que moi. En retour, elles vous offriront leurs plus belles fleurs. Je n'en doute pas.

Prenez bien soin de vous. Ma très chère, my dearest Ethel.

Je vous aime. Beaucoup.

C.

07.03....

Madame Monombreck,

J'ai le regret de vous informer que votre vénérable professeur, monsieur Fabio Adwerzineck a été retrouvé assassiné dans sa chambre à coucher vers 6 heures du matin.

Une enquête de police est en cours pour analyser les circonstances suspectes de son décès.

Il est possible que votre aide soit nécessaire dans cette affaire non classée. Afin que l'on puisse recueillir vos déclarations, vous serez contactée dans les plus brefs délais.

Merci pour votre collaboration,

Lieutenant Abrazio Noberick

« L'homme a écrasé, éliminé, mis au musée
toutes les espèces capables de le manger. »

Bernard Werber

(L'Encyclopédie du savoir relatif et absolu, « Prédateur »)

Vers midi.
Les premières rangées d'un théâtre grec antique.
Entre les montagnes, la mer turquoise dans le décor.

Sur cette pierre chaude, essoufflée, je me pose un peu. Sans ombre... Mon soupir me paraît d'une clarté singulière. De grosses gouttes de sueur tombent de mon front et se dilatent sur mes genoux. Je ferme les yeux.

Je les ouvre avec le pressentiment d'autres existences.

Une chèvre noire, allongée à la droite de la scène, rumine. Les sabots croisés, elle est parfaitement immobile; seule sa mâchoire inférieure fait des cercles entiers. Ses yeux vert foncé sont tournés vers l'horizon aux alentours de ma tête. Ce regard étrange semble capable de voir toutes les directions et tous les angles possibles, horizontaux ou verticaux. Toutefois, accompagnée du chant des grillons, sa quiétude est rassurante.

Entre temps, le soleil se place au sommet du ciel.

Dans une brume de chaleur inondant les pierres, le théâtre tremble devant mes yeux.

Graduellement, les grésillements s'intensifient au point de faire vibrer l'air.

Élégante, la chèvre bouge ses cuisses et arrête de ruminer.

Elle savait qu'il la retrouverait le tigre, *Félicinos Badra!* C'est l'espèce orange, au couleur du coucher du soleil, qui attaque seulement le midi durant les jours ensoleillés, puisqu'elle ne sait ni se camoufler ni changer de couleur.

Il monte sur scène par la coulisse en partageant son poids équitablement sur ses quatre pattes énormes.

Les grillons ne chantent plus.

Il s'installe du côté gauche de la scène et il aiguisé ses griffes. Puis, il ouvre ses cuisses et lèche avec gourmandise son pénis jusqu'à ce que celui-ci atteigne sa taille maximale et devienne un phallus rose. À la fin de son toilettage, le tigre rauque pour déclarer qu'il est tout prêt.

La chèvre ne béguète pas. D'un seul saut, elle se met sur ses quatre sabots, avec une agilité admirable et elle étire ses jambes musclées vers le tigre.

À l'arrière de ma tête, j'entends l'élégie touchante d'un bulbul chevronné.

Dès que l'oiseau achève son concert, le tigre occupe le devant de la scène et commence son tour; il se dirige vers la droite quand la chèvre s'évade vers la gauche. Il gratte la pierre et il urine. Il se dirige vers la gauche quand la chèvre se sauve vers la droite. Il gratte la pierre et il urine.

Puis, lui et la chèvre reprennent leur place initiale.

Ils sont en attente.

De quoi?

L'univers sait qu'à la suite de leur accouplement, il va naître un des plus beaux hybrides du monde : *la chétivre*.

Une voix résonne dans ma tête : « L'amour est divin. »

Une voix résonne avec de grandes vagues d'échos dans le théâtre et, pourtant, ce n'est pas moi qui ai prononcé cette phrase. Je n'invente rien!

D'ailleurs, il m'est impossible de bouger mon corps presque pétrifié. Est-ce qu'il me reste un souffle?

Un chœur invisible de femmes commence à chanter :

Ô si tu le savais,
 aurais-tu refusé
 l'amour de cette femelle
 au goût du miel?

Le tigre fait un long saut sur la chèvre et il lance ses cuisses en l'air.

Ô si tu avais assez de force,
 tu n'accepterais pas ce divorce
 l'amour physique,
 est-il si diabolique?

La chèvre bêle et tend sa barbe vers le haut afin d'esquisser un départ. Le tigre attaque ses cornes en spirale et l'attire en bas entre ses cuisses.

Ô Toi, *Félicinos Badra!*
 Tu nous comprendras
 quand le temps arrive
 tu seras captif
 de cet instinct fatal!

La nuque est capturée par les canines longues d'une mâchoire puissante et les bras sont saisis par les griffes pénétrantes, la chèvre montre ses dents blanches. Mais elle le fait sous les épaules rondes du tigre.

Les feulements sont accompagnés du chœur :

Ô voilà où tu es rendu!
 Au point de la féconder

Et être le Père de
l'espèce divine.

« L'amour est-il divin? L'amour est-il divin? » me répète la voix.

Les grillons grésillent, les rossignols chantent, le chœur hurle :

Achemine, assassine, déracine, enracine!

Aussitôt dit, aussitôt fait; le tigre rugit avant de se vider dans la chèvre.

Fatigué, il se replace à gauche de la scène un temps et il repart d'où il était venu, par la coulisse.

Je le suis des yeux à travers les ruines et je le vois s'éloigner par le sentier de chèvre qui rejoint la mer Méditerranée. Il devient une tache orange dans l'eau bleue foncée.

La chèvre, à droite de la scène, elle rumine.

Son ventre est déjà gonflé.

La chétivre est en route.

Trempée, j'avale la salive accumulée dans ma bouche.

Une rage se déchaîne sur ma mâchoire inférieure.

Dans le désert, à la quête du sommeil.
Compter les étoiles ne m'aide pas.
Dans cet océan de sable,
je ne suis qu'un îlot
formé de deux-cent-six os desséchés.

À travers la porte ouverte de cette tente nomade de berbère, je vois la noirceur de l'extérieur qui contraste avec les motifs colorés de l'intérieur. Subir cette disparité entre la nuit et les couleurs vives me donne bien évidemment un mal de tête.

Je fixe l'obscurité. Je distingue la source d'où elle naît et dont elle jaillit en permanence jusqu'à ce qu'elle touche le seuil de la porte. Elle roule en grandes vagues déchaînées et sans cesse ondulantes. Il me semble que cette noirceur porte une intelligence particulière.

Le Touareg, le propriétaire de la tente, joue de flûte traditionnelle à l'extérieur. Son ombre s'accroupissant tombe à l'intérieur et finit juste au pied du matelas sur lequel je m'assieds en tailleur. Je continue à réfléchir.

Je réfléchis sur *les proploques* qui peuvent survivre sans dormir. Ils restent en éveil le jour et la nuit et se sentent satisfaits de leur vie. Ils ne se fatiguent jamais et ne connaissent pas la dépression; leur façon de vivre me paraît bien désirable dans mon état d'insomnie.

Jusqu'à présent, l'ambiance était détendue, mais la mélodie lancinante de la flûte attire maintenant le malheur; une tempête de sable. Elle se présente comme une longue respiration au début, comme un accompagnement du chant, pourtant elle lui impose le silence en quelques minutes. Partout, elle catapulte les amas de sable et commande aux dunes d'envahir l'intérieur de la tente. Son souffle sableux ébranle les tissus légers et imperméables.

Irritée, je mets mes paumes sèches sur mes oreilles et je les ferme, enserrant ma tête des deux côtés. Est-il possible de ne rien entendre?

Cette fois-ci, je souhaite trouver la paix dans la noirceur que j'ai fixée.

Cela ne dure pas longtemps.

Devant la porte ouverte de la tente, je vois deux vagues de sable provenant de directions opposées. Elles se heurtent violemment et elles s'entrelacent dans une double hélice formée de deux brins antiparallèles enroulés l'un autour de l'autre. Ce cylindre se met à tourner en rond en deux sens; vers le bas et vers le haut. C'est une merveille! Une danse à la cadence ralentie se déroule jusqu'à ce qu'une entité d'une blanche luminosité émerge et tombe d'une façon sèche sur la Terre.

Je le reconnais tout de suite : c'est *le Fennecité Royal!*

Il possède un corps de caniche royal et deux têtes : celle d'un caniche et celle d'un fennec, qui sont rattachées toutes deux au même cou.

C'est bien lui; je le vois devant moi à travers la porte ouverte. Cet hybride qui naît du néant et qui est censé apporter la folie à celui qui a la chance de confirmer son existence...

Dans l'histoire de l'hybridologie, certains scientifiques ont rapporté la présence de cette espèce, mais on les a accusés d'avoir perdu la raison. Leurs résultats ont donc été considérés invalides. Sur ce point, je n'ai plus rien à craindre puisque le monde de la recherche ne me concerne plus.

La tempête s'est calmée.

Je mets doucement mes mains sur mes genoux et je tends l'oreille pour entendre le *Fennecité Royal*.

Étendu de tout de son long sur le sable, le caniche se détend et le fennec essaie furieusement d'attraper avec son museau long le joli collier en or qui enserre son cou.

Le caniche s'adresse au fennec avec sang-froid :

-- J'aimerais bien te rappeler que c'est ma mère qui t'avait fait cadeau de ce beau collier. C'est le seul souvenir maternel que j'ai et puis tu sais bien qu'il est un peu essentiel à notre survie.

-- Ce n'est pas moi qui ai souhaité ce collier à mon cou. Survivre? Je ne suis pas sûre de le vouloir; je suis trop fatigué et c'est bien à cause de toi! Tu ne fais pas grand-chose pour survivre, hein? C'est moi qui fais tout le travail, ici.

Chaque jour, je creuse le terrier afin de nous protéger de la chaleur diurne, étant donné que tes pattes royales ne servent qu'à gratter ta tête chauve, pour te permettre de mieux réfléchir. Dis-moi, est-ce que réfléchir, cela sert à quelque chose dans cet immense désert, hein? C'est encore moi qui te nourris.

Il avale d'un coup un poisson de sable qui ondulait du corps.

-- Toi, tu les trouves « dégoûtants ».

Le caniche fait en effet une grimace de dégoût et il dit tout fier:

--Je suis la logique.

« Tu m'énerves! » répond le fennec et il siffle en poussant ses très longues oreilles vers l'arrière et ses moustaches vers l'avant. Il montre ainsi à travers son museau contracté ses deux canines pointues qui portent chacune une étoile d'or scintillante. Il secoue sa tête à droite et à gauche et il jappe fort : « Tu es né du néant. Tu dis que tu es la logique, mais tu n'en as guère de logique. Tu parles dans le désert, toi! »

« Tu me désespères. Comment puis-je survivre sans toi? », demande le caniche, plaintif et il se met à trembler avec anxiété.

-- Je n'ai besoin de personne pour survivre. Je suis le fennec, le renard des sables du Grand Sahara, je suis le survivant.

Encouragé et motivé, le caniche se dresse sur ses deux pattes postérieures. « Et voilà! Maintenant, tu me parles comme ma mère. Te rappelles-tu le chant de ma mère? » demande-t-il et il en chantant une berceuse en arabe :

Inchallah amrinokrannah

Masallah amonistakkah

Ya latif minimas tarrik

*Ya Salam emin sekkarisnakih**

Les yeux du fennec se ferment doucement et il commence à s'endormir. Sa tête tombe en avant et ses oreilles pointues pendent des deux côtés de celle-ci.

Le caniche chante, divinement, comme une prière, les yeux tournés vers le ciel.

Le soleil est en train de se lever derrière les mamelons de sable.

La berceuse du caniche me donne également sommeil. Mes yeux à demi fermés, je vois le Touareg s'éloigner lentement vers un monticule, sa flûte à la main.

De loin, je vois le noyau rond de la noirceur qui commence à jaunir du centre vers les périphéries; il se laisse remplacer par le soleil. Les rayons orange et lumineux s'avancent doucement à l'intérieur de la tente.

* Que la sagesse te réinvente, que la force te dirige, que la beauté t'orne, que l'éternel soit ton objectif.

Trop fatiguée pour commencer une nouvelle journée dominée par l'aridité violente, je m'allonge sur le matelas en position de gisant, mes mains sur la poitrine.

Cet instant de douceur ne dure pas longtemps.

L'espoir endormi, la logique délire. La chaleur diurne demande des compétences de survie. Le caniche pousse un cri assourdissant. Il gratte le sable doré et embrasé avec ses pattes inaptés. Il espère être capable de creuser un terrier. Il secoue le fennec qui refuse de se réveiller. Désespéré, il se précipite à droite et à gauche jusqu'à ce qu'il disparaisse de l'autre côté d'une colline.

J'avoue que j'éprouve un plaisir égoïste à le voir partir.

Intriguée, je sors à l'extérieur de la tente, je suis les traces du *Fennecité Royal*. Je prends une poignée de sable dans ma main. Je contemple les grains qui coulent entre mes doigts et qui rejoignent ceux autour de mes pieds. Quand ma paume reste presque vide, je remarque que quelque chose brille sur la ligne du destin : une des étoiles d'or qui ornait l'une des dents du fennec.

Le Touareg n'est plus aux alentours.

Je mets l'étoile dans la poche de ma chemise.

Je sais que j'en aurai besoin un jour.

Les ailes du moulin tournent au vent.
 Les meules,
 elles moulent des céréales,
 elles broient des grains,
 elles pressent des drupes,
 elles écrasent des olives,
 elles pulvérisent de la craie,
 elles égrugent le sel,
 et certains sont incapables de voir tout cela.

De loin, j'aperçois le fameux moulin à vent d'Alphonse Daudet.

C'était ma destination. J'ai traversé les montagnes pour pouvoir voir, de mes propres yeux, un *hiboutier* : un hybride mélancolique qui n'a qu'une perception du temps, celle du passé. Je m'étais donné la mission de l'observer et de prendre des notes à son sujet afin de les transmettre aux futures générations.

Mais, la vie nous réserve parfois bien des surprises!

Au lieu d'un *hiboutier*, c'est un autre hybride qui croise mon chemin; un *moupin*.

Cette rencontre que je vous raconterai bientôt a été très précieuse. Elle a bouleversé mes certitudes et a mis à mal les connaissances que j'avais obtenues lors de mes études. Dans des livres et dans mes recherches universitaires, je ne pourrais jamais connaître ce que j'ai découvert à la suite de cet heureux hasard.

Finalement, je comprends mieux mon cher directeur, monsieur Adwerzineck et je lui donne raison de m'avoir forcée à sortir du bureau et à vivre ma vie.

J'avance vers le moulin à vent de Daudet qui décore la haute colline rocheuse devant moi. La petite tour construite en pierres concassées et couverte d'un toit rouge conique un peu effondré se dresse sur des roches désagrégées. Les quatre larges ailes en barreaux faites chacune d'une armature en bois supportent une toile rectangulaire en coton. Elles sont

fixées sur la bâtisse dans le sens du vent. Bien que les cotons des toiles soient vétustes et déchirés, les ailes tournent encore lentement.

Devant le seuil, je constate que la porte d'entrée n'existe plus.

Après quelques pas, je suis à l'intérieur de ce fameux moulin transformé en vrai sanctuaire à la mémoire d'un écrivain éminent.

Dès mon entrée, mes yeux cherchent les lapins que mentionnait Daudet dans son œuvre *Lettres de mon moulin*, ceux qui avaient formé un bivouac et qui profitaient de l'absence d'un meunier. Ils avaient tous quitté le lieu à l'arrivée de Daudet. Malgré tout, je souhaitais rencontrer quelques-uns de ces animaux sympathiques.

Aucun signe de lapin présent à l'intérieur...

Le sol en pierre et les murs sont envahis d'herbes sauvages. J'entends le bruit de meules qui écrasent les grains et du mécanisme en haut. Pas de lit ni d'ustensiles de cuisine dans le moulin. Il n'est pas envisageable qu'un meunier habite au premier étage.

Quand je me dirige au deuxième étage vers les escaliers, au-dessous de ceux-ci, je remarque un secrétaire solide, propre et très bien rangé. À côté d'un stylo-plume, un cahier à couverture rigide noire est posé méticuleusement.

Aiguillonnée par la curiosité, j'ouvre ce carnet dans lequel je découvre plusieurs notes d'une intimité irritante :

La première page, le premier jour

« Il faut se souvenir toujours de cette nuit de deuil où nous, chefs militaires de haut rang, avons dû nous disperser, à la suite de l'intervention d'un "intrus" dans notre quartier général. Nous étions à notre dernière étape et à notre dernière réunion avant d'imposer notre nouveau système hiérarchique de pouvoir au monde hybride. Nous allions changer le cours de l'histoire. Notre coup militaire était divin et souhaité. Nous étions fiers et nobles. Le temps était propice et nos efforts seraient récompensés...si cet être n'avait pas fait le choix

d'envahir notre quartier général. Cet intrus est un être humain répondant au nom d'Alphonse, apparemment connu comme écrivain dans son milieu. Il s'est imposé et s'est installé dans notre édifice sacré sans aucune permission ni sans accord. En conséquence, il a interrompu notre plan d'action et il nous a empêché d'effectuer notre mission sublime. Il a saboté nos opérations. Quels sont les pouvoirs à l'arrière-plan des actes de cet être? D'où vient son intention de s'installer sur notre territoire? Pourquoi notre point stratégique? C'est à nous de prendre la responsabilité d'enquêter et d'accomplir les nécessités de notre vocation.

Il faut reprendre espoir et retrouver la volonté de changer les choses.

Il faut également regagner la force pour commencer la guerre.

Voici les tâches à assigner :

- 1) Conquérir notre édifice sacré dont ce moulin légendaire*
- 2) Nous réunir régulièrement chaque jour et faire des longues assemblées afin de rattraper le temps perdu*
- 3) Développer des stratégies efficaces et savantes qui guideront les futures générations*
- 4) ...*

Page X, le jour X

...ils ne font pas confiance ces apprentis imbéciles! Comment est-ce possible? Mais, ils sont nuls!... Garde-à-vous! Aux armes!...

Page X, le jour X

Je ne sais pas comment ils vont se débrouiller ces apprentis, sans moi. Je suis vieux. Je suis malade. Je suis fatigué. Mes jours sont comptés, mais je ne lâcherai jamais jusqu'à mon dernier souffle! Oui, je vais leur montrer comment un vrai guerrier se comporte dans la vie. Je veux voir la victoire. Je veux voir le jour où on regagnera notre moulin. »

Le cahier entre les mains, je tombe endormie adossée au pied du secrétaire.

J'entends le bruit berçant du vent et des meules en action en haut.

Je ne sais pas combien de temps je reste assoupie, mais quand je me réveille, les grains sont toujours en train de craqueter, et les rayons du soleil pénétrant par la fenêtre sont moins forts. Il est donc évident que je me suis reposée pendant quelques heures.

Je me lève et je vois l'ombre d'une petite créature s'approcher du seuil de la porte, et puis lentement, elle apparaît à l'intérieur.

Elle a l'air d'un simple lapin. Cependant, c'est un *moupin*. Après avoir lu son journal, je n'en doute pas. Le petit cahier de notes que je viens de lire est bien certainement à lui.

Le moupin possède le corps d'un lapin, les yeux extrêmement petits d'une mouche et des ailes invisibles. Donc, de l'extérieur, il ressemble beaucoup au lapin : il a l'air sympathique, innocent et inoffensif. En réalité, *le moupin* se comporte comme un guerrier : il cache ses pouvoirs et ses intentions militaires afin de pouvoir agir d'une façon imprévisible et prendre au piège son ennemi. Cet hybride agressif, violent, cruel et belliqueux attend patiemment une opportunité et dès que celle-ci se présente, il attaque sa proie délicatement. Les chercheurs appellent cette créature: « l'hybride militaire ».

C'est pourquoi, je dois réussir à ne pas me faire remarquer de lui et en conséquence à ne pas l'énervier si je veux m'échapper de ce moulin, saine et sauve.

Le moupin passe devant moi. Il se rend au secrétaire, il s'installe sur celui-ci et se met à son écriture. Ses longues oreilles sont tirées vers l'arrière. Je préfère rester devant le seuil de la porte, alerte.

Jusque tard dans la nuit, il écrit. Puis, il mouille ses pattes antérieures avec sa salive et il frotte sa queue, ses oreilles et le contour de ses yeux pour effectuer sa toilette. Quand le chant des grillons atteint son volume maximal, *le moupin* décide de monter au deuxième étage. Je suis ses bonds légers à pas discrets sur les marches de l'escalier.

L'hybride vole et se pose en un battement d'ailes sur la saillie de la fenêtre. Là, il commence à contempler la lune.

Sous la lumière lunaire, rien ne reste voilé.

C'est à ce moment que je décèle un secret bien gardé sur lui : il est aveugle!

Deux minuscules roues à aube comme celles du moulin à vent décoorent ses orbites et elles tournent légèrement.

Lui, il n'est qu'un pauvre *moupin* qui a perdu toute sa force, qui se retrouve dépourvu de son pouvoir d'attaquer, mais pas de son espoir ni de son imagination. Ne sachant pas que Daudet a déjà quitté son cher moulin, il rêve, il garde intact son rêve de regagner son territoire. Désormais, je connais une réalité que j'ignorais sur les hybrides : ils peuvent naître ou devenir handicapés, sans perdre pour autant leur nature fascinante.

Soudain, *le moupin* tourne la tête vers moi et il me sent. En volant, il se sauve alors au premier étage. Je profite de ce moment et je rôde au deuxième étage pour voir si *un hiboutier* habite encore ici. Apparemment, il est déjà parti.

Je descends. Je me dirige directement vers la porte.

Je sors à l'extérieur.

Le moupin m'attend sur le seuil. Il se dresse sur ses pattes postérieures, puis il renifle l'air.

« Je sais que tu es là, mais je ne le dirai à aucune âme » dit-il. Puis, il tape du pied le sol.

Il secoue sa tête; ses yeux tombent devant lui.

« Prends mes yeux avec toi. Ils ne me servent jamais, mais ces deux petites roues peuvent te sauver d'un danger. »

Il part en zigzaguant vers les buissons.

Ce moupin m'a-t-il fait un cadeau ou m'a-t-il lancé une malédiction?

Je ne saurais dire.

Pendant cette nuit d'orage,
il y a eu certainement
des navires
qui ont chaviré
quelque part
malgré la lumière resplendissante du phare.

À côté du long phare battu par les vents, je m'installe sur une grande roche escarpée au bord d'une falaise. Devant mes yeux, l'orage couve sur la mer bleu marine; les longs trains des vagues se propagent et se dispersent légèrement en formant de petites crêtes et des creux aplatis. Le ciel se transforme en une dentelle noire; les nuages gris affluent vers la mer et les rayons souples du soleil couchant les traversent. La rafale humide se lève et dissémine des gouttes salées, parfumées et vivifiantes sur mon visage. Le vent s'enroule autour de mon crâne, il se frotte à mes joues, à mon nez et à mes oreilles, et il me murmure une langue inconnue. Les averses continues de pluie tombent sur le capuchon de l'imperméable ample que le gardien du phare, ce robuste homme, m'a prêté. Ce coupe-vent me couvre d'une façon efficace.

Je suis prête à contempler et observer le spectacle de l'orage qui vient.

Mon directeur, monsieur Adwerzineck était certain que je passerais par ce phare lors de mon voyage. Le gardien était au courant de mon passage et il m'a accueillie chaleureusement quand j'ai frappé à sa porte.

C'est un homme sourd et muet. Il m'a donné un morceau de papier jauni sur lequel est noté : « Votre visite était prévue et je vous attendais. » Et puis, il m'a dirigée vers sa chambre en touchant mon épaule. Enfin, il m'a offert un petit lit modeste et un grand bol de soupe de carpe.

Assoupie par l'encens de la fumée de sa pipe, j'ai même fait une sieste.

Quand je me suis réveillée, la chambre m'a paru étrange; j'y étais toute seule et enfermée. Je me suis précipitée vers la seule fenêtre grillagée.

Sur la falaise, j'ai remarqué le gardien qui ressemblait à une roche grise. Il ramassait une petite boîte transportée au rivage par une vague déferlante.

Le soleil avait commencé à baisser dans le ciel et ses rayons attaquaient mes yeux à travers la vitre embuée de la fenêtre.

Le gardien s'est dirigé vers le phare et je l'ai suivi du regard jusqu'à ce qu'il pénètre dans le phare. Pendant qu'il montait les escaliers, j'écoutais ses pas fermes et prudents.

J'étais assise sur le lit grinçant et je l'attendais. Dès qu'il est entré dans la chambre, il a retiré de sa poche droite un papier sur lequel était noté quelque chose. Il m'a donné cette note: « Préparez-vous, mademoiselle Monombreck. » Je l'ai questionné d'un signe des yeux. Anxieux, il s'est mis à chercher un crayon et un papier aux alentours. Je lui ai donné les miens.

« L'orage se prépare à éclater. Vous devez l'observer dehors au moment où il se déchaîne », m'a-t-il écrit. Puis, il m'a mis son imperméable de grande taille sur les épaules, il m'a offert ses grosses bottes de pluie et il a déposé entre mes mains une boîte en bois encore mouillée qui dégageait une odeur forte de mer salée.

« Vous l'ouvrirez quand vous en aurez besoin. »

« C'est quand? », lui ai-je demandé impatientement.

« Vous saurez... Quand le moment arrivera. »

Il a ouvert la porte de la chambre et il m'a poussée vers l'extérieur en touchant mon dos.

Derrière moi, il a refermé de l'intérieur la porte à clé.

Je me suis retrouvée seule en haut d'un escalier en colimaçon, vertigineux, pourtant bien éclairé par les bougies neuves posées sur les murs.

L'humidité et l'odeur intense brûlaient ma gorge alors que je descendais les marches usées et un peu glissantes.

Le silence m'inquiétait, probablement pour la première fois de ma vie.

Soudain, je me suis rappelée mon enfance; en particulier, ma décision de ne plus parler et mon mutisme qui avait duré plusieurs années. Je faisais la muette et tout le monde y croyait. « Elle? Elle ne peut pas parler.» J'étais fière de moi-même parce je ne me soumettais pas aux tentations et aux menaces. Même quand mon père m'avait giflée et avait hurlé « Parle-moi! Espèce de...!», j'avais été fidèle à ma promesse de rester sans paroles.

Quand ai-je recommencé à parler? Je ne m'en souviens plus. Au fond, j'aurais aimé oublier les mots complètement et ne plus les connaître à force de ne les plus prononcer. J'enviais les sourds et muets.

Qui ne dit mot consent. Cela n'est-il pas assez clair?

Le silence évite le malentendu, il évite la dispute; le silence est la paix.

Les mots s'enfoncent dans mon cœur. Les mots me fatiguent. Les mots me font peur. Les mots me rendent souvent malade. Les mots, je ne les aime pas.

Comme si l'orage avait attendu mon arrivée sur les falaises, il ne tarde pas à rouler au loin. Le ciel se ferme grâce aux nuages sombres et épais qui empêchent à la lumière du soleil couchant de passer. Quelques éclairs déchirent le ciel et tombent sur la mer noircie où les coups de vent soufflent de plus en plus fort. Une large succession de vagues

mouvantes forment des monts et des creux. Ces vagues cambrées et bondissantes s'enflent, montent, déferlent et battent le rivage en formant encore des crêtes d'écume pointues.

Quand la mer bouillonne ainsi, le ciel s'ouvre et un tonnerre lointain tombe sur une des plus hautes vagues. Le bruit est immense.

Un grand trou se dessine au milieu de la mer d'où émerge lentement un îlot sur lequel j'aperçois deux créatures. Comme elles sont très loin, je m'approche de l'eau, mais je dois reculer immédiatement à cause d'une vague furibonde.

Si j'avais des...

« Vous saurez...Quand le moment arrivera. »

J'ouvre la boîte que le gardien m'a transmise. J'y trouve des jumelles avec les initiales de mon cher directeur, monsieur Adwerzineck.

À travers ces jumelles, je fixe les créatures.

Ce sont deux *Capeméleos Melos* identiques.

Des hybrides qui possèdent le corps d'un caméléon avec une tête de carpe.

Le *Capeméleos Melos* est muet comme une carpe. Il est dépourvu des yeux circulaires du caméléon, ces yeux dotés de mouvements indépendants et d'une longue langue protractile.

L'hybride profite néanmoins d'une capacité de changer de couleur de peau pour transmettre tous ses sentiments à l'autre. Rappelez-vous les regards vides et la bouche sans langue d'une carpe, vous devinerez ainsi sa capacité limitée à s'extérioriser avec les expressions de son visage et les mots, bien évidemment.

À quoi servent les mots pour une carpe? Est-ce qu'elle s'exprime mieux quand elle est dans le corps d'un caméléon?

Dans les relations interpersonnelles chez les humains, l'utilité des mots est certainement discutable, mais chez *les Capeméleos Melos*, tout est plus clair; ils peuvent parfaitement transmettre leurs messages sans mots.

Vous allez me comprendre mieux quand je vous conterai ici et maintenant ce que j'ai vu dans la mer, cette nuit d'orage, sur cet îlot.

Deux *Capeméleos Melos* de taille identique se sont placés en vis-à-vis, très proches l'un de l'autre. Ils ont l'air figés sur place; les doigts griffus de leurs pattes sont fortement accrochés au sol comme des pinces. Bien qu'en apparence, ils aient une immobilité, la présence d'une activité mystérieuse se fait sentir entre eux, comme celle de la mer avant l'orage, ou encore celle des eaux stagnantes et trompeuses qui accueillent la mobilité dans leur profondeur malgré leur calme apparence en surface.

Je pense à ce paradoxe alors que les deux hybrides commencent à s'agiter, à pratiquer une certaine forme de danse aussi originale qu'harmonieuse :

Celui de gauche ouvre sa bouche et il la referme.

Tout juste après, celui de droite fait varier ses couleurs du rouge, au vert, au bleu, au jaune en multipliant les nuances les plus vives possibles. Et puis, il ouvre sa bouche et il la referme.

Tout à coup, celui de gauche fait varier ses couleurs allant du rouge, au vert, au bleu, au jaune en multipliant les nuances les plus vives possibles. Et puis, il ouvre sa bouche et il la referme.

Tout juste après, celui de droite fait varier ses couleurs allant du rouge, au vert, au bleu, au jaune en multipliant les nuances les plus vives possibles. Et puis, il ouvre sa bouche et il la referme.

Performée d'une façon répétitive et rythmique, cette danse de couleurs phosphorescentes m'éblouit. Les hybrides n'interrompent pas leur échange pendant un long temps. Je ne les quitte pas des yeux, pas même un instant.

Pendant ce temps hypnotique, l'image d'une porte me vient à l'esprit. Il s'agit de la porte de mon école primaire. La mélancolie m'envahit alors.

Les années où j'apprenais à lire et à écrire me reviennent. Je découvrais les mots.

Sur l'image qui émerge dans ma tête, je me vois devant un tableau noir et propre, la main levée, mais vide.

Cette image disparaît quand les hybrides arrêtent subitement leur échange. Avec leur énorme queue qui dépasse la longueur de leur corps, ils entourent l'îlot. Ensemble, ils prennent la couleur blanche avec une teinte grise du sol et ils font tourbillonner l'îlot jusqu'à ce que celui-ci soit submergé par la mer. Il devient invisible avec eux.

La mer se calme alors qu'elle a avalé ces deux hybrides, mais moi je doute de leur disparition. Quand je regarde attentivement à l'horizon, là où l'îlot se trouvait récemment, je vois une blancheur flotter à la surface bleu foncé. Les longues vagues basses la traînent en la poussant doucement au pied de la falaise où je la suis avec mes jumelles.

Hésitante mais intriguée, je penche vers cet objet blanc et je le prends dans ma paume.

C'était une craie épaisse et circulaire. Évidemment, mouillée.

Avec l'aide du gardien, je souhaite trouver une explication à tout ce spectacle.

Je tourne mes yeux vers la fenêtre du phare : elle n'existe plus. Elle a complètement disparu!

Abandonnée avec une craie et des jumelles, je me pose sur une roche.

Après des années, je suis à nouveau muette.

La forêt :
 multicolore, merveilleuse
 et accueillante,
 mais aussi
 lugubre et cruelle.
 C'est une prison, pour certains.

Je traverse un pont suspendu qui vibre sous mes pieds et j'arrive devant l'entrée d'une forêt mystérieuse. Quand ils me remarquent, les oiseaux agités se précipitent d'un arbre à l'autre et ils piaulent entre eux.

J'attends un sentier serpentant qui plonge dans la profondeur de la forêt, à travers les arbres et les buissons. J'essaie de comprendre le dialogue des oiseaux si proche de la parole. En vain. Leurs messages me sont inaccessibles, malgré l'effort extraordinaire qu'ils entreprennent.

Finalement, je cède à la beauté du sentier et je commence à y descendre en chantonnant :

Sur le réel, les rideaux verts sont tirés
 Les champignons poussent dans mon nez
 Toucher l'invisible, c'est si tendre
 et l'écorce qui s'écarte du tronc, c'est à entendre
 Sur ma langue, le goût de la mer salée

J'avance machinalement, presque envoûtée par une psalmodie.

C'est un sentier sauvage, sinueux, ombragé et glissant. Les feuilles vertes jonchent le sol caillouteux et ils le rendent doux. Mes pas me sont légers comme si je parcourais la surface de la lune. La gravité n'existe plus.

Aucun bruit ne se fait entendre malgré la densité des buissons, les feuilles oscillantes et la richesse de la plantation dans ce lieu ancestral. Le son n'existe plus.

Un silence sépulcral s'élève des deux côtés du sentier qui me paraît interminable comme s'il s'allonge à chaque pas.

Il s'arrête subitement quand je tourne à droite; une porte à barreaux rouillés se dresse devant moi. Comme elle est entrouverte, je la pousse du bout de mes doigts, craintive. Elle s'ouvre sur une grotte taillée dans un roc, sombre et voûtée. Le plafond finit juste au-dessus ma tête.

Dès l'entrée, je suis devant un carrefour et je tourne à gauche.

J'avance entre des cellules de taille identique qui se succèdent à ma gauche et à ma droite. Désaffectées et ténébreuses, elles sont remplies des parterres envahis par des fleurs sauvages : barringtonias, azalées, alstonias, bauhinies blanches, sarrasins...

C'est une prison abandonnée. Les portes des cellules sont ouvertes, les prisonniers sont libérés, mais leur souffrance circule encore dans l'air saturé et fétide, malgré les belles fleurs multicolores qui sont là. Je tiens mon visage avec mes mains.

Je fais presque le tour de la caverne. Au moment de sortir je m'arrête : je remarque au fond du chemin une lumière vacillante et scintillante, blanche et limpide.

Je m'enfonce dans cette grotte vers la source de cette lumière. Plus j'approche, plus elle s'allume et tremblote. Elle se dégage d'une cellule, au fond.

Curieuse et pourtant prudente, je me cache derrière les barreaux oxydés de la cellule opposée à celle que j'observe. Ici, un bel ensemble de tournesols sauvages s'étale sur le sol malgré le manque de fenêtre. Comment expliquer un tel phénomène?

Je remarque une écriture enfantine grattée au même mur : « La lumière intérieure ».

Cette inscription est colorée avec une substance rouge.

Devant moi, la porte de la cellule éclairée est cadénassée. Je vois la lumière, mais comme je ne peux pas voir la source de celle-ci à cause de ma position, j'avance et je regarde par derrière le mur adjacent de la cellule.

Un libellier!

« Oh, my dear! It is not so easy to see a *libellier* in real life. You have to be *the one* to see it », disait mon directeur, quand je posais trop de questions sur cet hybride fascinant.

Un libellier : un sanglier habité par une libellule. Celle-ci loge entre les yeux du gros animal, sur son front. Elle contrôle son corps comme l'âme et l'esprit du sanglier. C'est un hybride sublime qui ne connaît ni la peur, ni le courage. Donc, ni le pouvoir de la survie, ni la peur de la mort ne domine son existence.

Fascinant! Juste devant moi, je vois *un libellier*, suspendu dans l'air, en position de lotus; les courtes pattes antérieures croisées, le dos et le cou massif se dressent droit, les pattes avant reposent sur les genoux, la tête conique est légèrement inclinée, les oreilles semblent dressées et immobiles.

Un petit sourire se pose sur son visage et illumine une grande bouche.

Entre ses deux yeux bien fermés, une longue libellule demeure et brille d'un éclat vif grâce aux couleurs papillonnantes de ses deux paires d'ailes membraneuses et transparentes; c'est cette petite créature délicatement élégante qui produit toute cette lumière irisée traversant l'air lugubre de ce lieu sinistre. C'est elle qui alimente les parterres de fleurs sauvages.

Je suis charmée.

Un papillon pourpré bat des ailes à la place de mon cœur, palpite, volète et voltige dans mon corps. Je me sens devant une exhumation d'un amour intense venant du passé qui était resté insatisfait ou encore enterré dans un lieu ignoré.

Un *libellier* possède une âme magnanime, mais souffrante. Quand il sent la présence étrange qui est la mienne, ses yeux volumineux et circulaires aussi que ses longues antennes restent figés.

Soudain, il s'éteint.

Dans l'obscurité totale de ce lieu moisi, je panique. Je recule et mes jumelles tombent par terre de ma poche.

Dans ce lieu funeste, un silence mortel devient imposant. Je ne bouge plus.

En quelques minutes, mes yeux s'habituent à l'obscurité. Je suis alors capable de voir plus clairement la cellule du *libellier*. Elle n'a pas de parterre de fleurs sauvages, mais elle est remplie de flaques de boue humides et gluantes.

Je regarde *le libellier*. Son corps trapu, son flanc comprimé, son pelage gris-brun foncé couvert de boue séchée... Il semble décharné, mais robuste grâce à son squelette massif et solide. Sur son front, la libellule est éteinte et *le libellier*, lui, reste assis encore dans la position de lotus, son petit sourire serein sur les lèvres.

Doucement, il se met à renifler en agitant son boutoir et ses larges narines. Les longues canines développées de sa mâchoire supérieure deviennent plus visibles et brillent quand il ouvre et ferme sa gueule pour aiguïser ses dents et rendre ainsi celles-ci plus acérées.

Sa queue pendante se dresse d'inquiétude.

La libellule s'allume d'un éclat brutal presque aveuglant. Sa lumière a atteint sa plus grande intensité; elle transperce les ténèbres de cette grotte séculaire ainsi que mes yeux et les inonde.

Les quatre pattes et la tête du sanglier tombent à droite et à gauche, puis en arrière comme s'il perdait la vie ou toute son énergie vitale.

Terrifiée, je commence à voir les larges cicatrices difformes qu'il porte sur son corps efflanqué; elles sont exubérantes, monstrueuses, profondes et sanglantes. Je remarque également les jets de sang sur les murs de sa cellule.

Par la suite, *le libellier* se jette vers les barreaux, les murs et au plafond où plusieurs taches de sang s'étendent également. Il saigne de partout. Tout à coup, il tombe au sol sans énergie et il barbote, patauge, glisse, se traîne et se vautre dans la boue épaisse; il essaie de calmer ses blessures en se souillant de la terre détrempée et sanguinolente. Souffrant, il grogne, crie, souffle et renifle, claque violemment des dents, toujours les yeux bien fermés. Désespéré, il se jette davantage et plus fort sur les barreaux.

Le verrou grince, mais il ne s'ouvre pas.

Un libellier, un des meilleurs hybrides au monde, le plus sage, le plus talentueux et doté de grandes qualités...comment se fait-il qu'il soit resté sous les verrous là à croupir? Qui a osé le condamner et l'incarcérer ? Quelle est son crime impardonnable?

Dans ce monde malade, un sage peut être enchaîné dans une prison abandonnée.

Donc...une âme réveillée...ne suffit pas à se libérer, n'est-ce pas?

Le libellier reste immobile sur le sol, sa lumière projetée au plafond.

Sa douleur ne reste que physique, mais ma tristesse de l'avoir vu ainsi provient de ma déception profonde.

Une chanson de mon enfance qu'on entendait souvent chez nous résonne dans mon esprit : « Mon chagrin, un feu infernal, inaccessible et sans lumière, dessèche mon corps. »

Je me dirige vers la sortie. Je ne veux plus me questionner. Je veux m'en aller d'ici. Pour toujours.

Quand je sors de cette grotte, je cours sous un arbre et à travers les feuilles, je profite des rayons du soleil.

Je contemple le ciel de l'après-midi.

Des larmes coulent sur mes joues.

Fatiguée, j'appuie ma paume sur le tronc de l'arbre d'où je la retire subitement à la suite d'une sensation pénible : je découvre un clou rouillé planté sur l'écorce avec une grande clé de sol en fer qui pend en dessous. Je prends la clé avec ma main et je l'examine. Il est possible qu'elle soit la seule option pour libérer *le libellier*. Pourtant, comment une clé de sol peut-elle être capable d'ouvrir un cadenas rouillé et verrouillé?

Je sens des regards derrière ma tête. Mon épaule est touchée par « quelque chose » de solide.

Je vérifie : personne.

Sans hésitation, je laisse la clé de sol là où je l'ai découverte et je regagne le sentier fourni pour me rendre à mon point de départ.

Ce n'est pas à moi de libérer ce *libellier*.

Dans le ventre, l'eau nourrit
et conforte les bébés :
humains ou animaux,
mais parfois,
celle-ci alimente un appétit insatiable
chez certaines créatures.

Assise sur un banc, je contemple un bâtiment à deux étages. C'est un restaurant construit de pierres grises, dures et bien taillées. Une grande bâtisse qui semble être celle du gouvernement et non celle d'un restaurant ordinaire.

Cet édifice me rappelle la vieille chapelle qui se dressait devant la petite maison de mon enfance où j'ai passé des années de solitude infranchissable. La maison de mon enfance... cette cabane champêtre délabrée affrontait le temps et le vent. Elle coupait de façon verticale les vastes champs de blé qui s'étalaient à perte de vue. On l'avait héritée de nos ancêtres. Ma mère racontait souvent l'histoire de cette maisonnette, mais moi, je ne saurais jamais pourquoi et comment elle avait été construite là, puisque je n'ai pas écouté ma mère ni ses histoires.

Derrière chez nous, une grande église partageait le même destin que nous; elle restait isolée et survivante. Pas tout à fait abandonnée, mais rarement visitée, elle était le seul lieu avec un toit dans la vastitude des champs. Je passais des heures à la regarder même si je ne l'ai jamais visitée. L'idée d'y aller ne m'était pas venue, et puis personne ne m'y avait encouragée. Elle était là comme un décor ancien à ne pas toucher, autrement elle s'effondrerait probablement sur nous.

Je n'étais pas une petite fille curieuse. Fatiguée de mon indifférence à l'intérieur de la maison, ma mère m'envoyait me distraire dehors. Je m'installais sur la chaise devant la

porte et je regardais le paysage inondé de lumière; les champs de blé dorés, étendus en longueur, houleux et ondoyants sous le souffle du vent. Aveuglée par des vagues étincelantes, je ne savais plus où j'étais ni à quoi penser. Une chose reste certaine : je n'avais surtout pas de rêve ni de fantaisie dans ma tête.

Si quelqu'un remontait jusqu'à mon enfance pour arriver à analyser qui je suis en ce moment, il aurait bien tort. Il serait légitime de penser qu'une personne ait développé une capacité d'imagination débordante pour pouvoir survivre dans mes conditions de vie si lassantes. Il se peut que vous vouliez m'attribuer une créativité féconde et merveilleuse; je ne l'accepterais pas. Bien que la vérité soit décevante, j'ai fini par être une femme en quête de réalité, plutôt qu'à la recherche du plaisir des mondes alternatifs. « Tu souffres d'un manque d'imagination » me reprochait mon ex-mari, le grand rêveur. Je sens tout à coup la souffrance liée aux visites imprévisibles d'une rage au fond de mes mâchoires, pourtant quand je regarde les champs, je vois encore et seulement les blés qui ondulent devant moi. Rien d'autre. Et franchement, je n'aimerais pas savoir ce qu'une personne avec une imagination meilleure y remarquerait d'intéressant.

C'est presque l'hiver. Depuis de nombreuses saisons, je vis un peu isolée et j'évite les lieux où se trouvent beaucoup d'êtres humains ensemble.

Dans cette ville, les foules coulent des portes et des fenêtres. Dès le matin, elles envahissent les rues et les ruelles, les boutiques, les bus, les voitures, les trains et les gares. Elles parlent, elles rient, elles regardent les panneaux illuminés et elles traversent les rues. Elles marchent, mais elles s'arrêtent rarement.

Seule sur un banc, je suis devant le restaurant. Par sa porte haute et pesante qui reste toujours entrouverte, des groupes de gens impatients ou contents et satisfaits entrent et sortent. Dans leurs manteaux, ils vont de pair, ils se serrent les uns contre les autres, ils se réchauffent en compagnie, ils se taquinent et ils rient de concert. À la sortie du restaurant, à travers le ciel dégagé le soleil tombe sur leurs visages et ils ferment les yeux.

Je cède ma place sur le banc à un sans-abri et je prends la décision de manger dans ce restaurant même si je n'ai pas encore assez faim. Connaître l'intérieur de cet immeuble me paraît plus intéressant que de le contempler.

Une odeur succulente m'accueille. Les responsables m'installent à une table pour une seule personne. Ils devinent facilement que je serai sans compagnie.

L'installation des tables est circulaire, agencée autour d'un gigantesque aquarium difforme dont l'éclairage est faible.

La cuve est construite de plaques de verre très épaisses et incassables, collées solidement ensemble. La vitre, très propre, presque transparente est teintée d'un bleu clair qui la rend plus étincelante. Le sol sombre composé de gravier et de sable gris met en valeur les plantes naturelles du bac et ce choix d'élément permet sûrement à celles-ci de s'épanouir.

Des poissons de toutes les couleurs et tailles, phosphorescents et gris, minuscules et monumentaux nagent de droite à gauche, ils montent à la surface, ils plongent vers le fond et ils se croisent, ils se précipitent à tort et à travers avec une rapidité imprévisible et variable. Incapable de les suivre dans leur parcours, je préfère observer les décors comparativement statiques de l'aquarium. Rien de spécial; des pierres, des roches, des bois et des racines.

Le menu de cinq pages est rempli de plats de poisson; tous me sont inconnus. Je ne connais ni leur nom, ni leur goût, ni la langue du menu.

Je choisis le numéro trente-trois. De quel poisson s'agit-il? Comme je n'ai pas faim, je peux prendre un risque. Avec un gros sourire, le serveur confirme que j'ai fait un bon choix.

Dans l'ambiance sereine, je me mets sagement à attendre mon repas.

Il est étonnant que tout le brouhaha de la ville soit laissé de l'autre côté de la porte. À part l'agitation des poissons de l'aquarium, une atmosphère relaxante règne dans ce milieu circulaire. On dirait que l'anxiété a du mal à pénétrer à travers les murs en pierre solides de ce bâtiment; ici, tout me semble isolé, protégé et détendu.

Devant moi, une vieille femme dans la soixantaine aux cheveux blancs avec une fourrure de castor sur les épaules mange élégamment à la cuillère sa soupe. Intriguée par mes regards, elle tourne son visage vers moi et elle me sourit : elle est édentée. Je lui réponds avec un petit sourire, sans montrer mes dents.

Je tends l'oreille pour écouter la chanson caressante qui inonde l'espace. Elle est chantée par un contre-ténor :

À chaque claque, remarque un œil opaque
 Sans être dégoûté, écoute comment il craque
 ce qu'il attaque
 Dans ta troupe, désaccouple-toi de celui qui n'est pas souple
 Accouple-toi avec celui qui a une loupe
 Ta soupe te fera une bonne bouffe
 Si tu ne retiens plus ton souffle.

Il me semble un peu bizarre que cette chanson soit en français dans un pays étranger où toute écriture et lecture me donnent un plaisir exceptionnel, grâce à la sonorité

mystérieusement belle de la langue. De toute façon, à quoi cela sert-il de connaître le sens des mots?

Je plonge dans mes idées frivoles.

Un long moment plus tard, je sors brusquement de ma rêverie à la vue du serveur qui se dirige vers moi, avec un grand plateau rempli de nourriture. Toujours souriant, il regarde mes yeux. Il met une assiette devant moi et il repart précipitamment vers d'autres tables.

Dans une petite assiette creuse, je trouve une soupe épaisse. Je prends ma cuillère, je la plonge profondément dans le potage et je le remue : des carottes coupées en dés, des algues vertes brillantes, persil cuit et ... je pousse un cri!

Un petit cheval de mer rose, presque pas cuit et probablement encore cru.

Les yeux de l'animal sont très noirs, humides et vifs. Ne sachant pas du tout quoi faire de lui, je le laisse tomber ma cuillère dans l'assiette.

Dans le restaurant, mon cri n'attire l'attention de personne. La musique continue à jouer, mais dans une langue étrangère maintenant. La dame en fourrure n'est plus à sa table, le serveur n'est plus présent, et puis la lumière s'éteint.

Dans l'aquarium s'installe une tranquillité. Comme s'il s'était vidé, les poissons n'y sont plus et l'eau devient stagnante. L'éclairage s'intensifie dans le bac et des jeux de lumière s'ensuivent. L'eau bleue claire prend les couleurs de l'arc-en-ciel.

Attentivement, j'observe le phénomène qui est en genèse.

Un énorme hippocampe se glisse au milieu de la cuve. Son corps cuirassé par une série d'anneaux osseux est rose clair et il a l'air d'un jouet en plastique. Pourtant, bien vivant,

il bat doucement des nageoires dorsales, il se glisse verticalement dans l'eau et il avance devant la vitre. Il a un ventre particulièrement ballonné, donc il est « enceint ».

Son élégance est singulière, mais il change d'attitude. Il devient plus agité; les battements de ses nageoires s'accélèrent, il tourne à droite et à gauche, il contracte ses muscles, et puis il pond trois fois. Trois grands œufs blancs commencent à flotter lentement dans l'eau. Aussitôt, il ouvre grand ses yeux noirs et à ce moment, je remarque que ceux-ci sont ceux d'un castor. Il se lance ambitieusement sur l'œuf le plus proche de lui, il ouvre sa bouche qui cache ses dents pointues soudées à ses mâchoires et il l'avale!

Avec une grande voracité, il dévore un par un les trois œufs qu'il vient de pondre.

Infanticide!

Un hippocampe cruel avec des yeux de castor : je n'ai jamais rencontré ce genre d'hybride lors de mes recherches. Je ne connais pas le nom de cette espèce et je ne pouvais même pas imaginer son existence.

Je suis devant une sorte d'hybride qui incube et patiente pour engloutir sa progéniture. Ne serait-il pas acceptable de parier que la patience n'est pas une preuve de sagesse dans toutes les circonstances? Devant un tel acte criminel, qui pourrait soutenir que la patience est une qualité? Je me demande comment il a pu survivre cet hippocampe qui est complètement rassasié à l'instant présent. Il se retire à l'arrière de l'aquarium où il ne m'est plus visible.

Après la disparition de l'hippocampe, tout reprend dans le restaurant : la lumière se rallume, la musique continue toujours à enchanter l'ambiance, les poissons réapparaissent dans l'aquarium, le serveur sort de la cuisine avec un grand plateau à la

main et la vieille dame à la fourrure de castor se remet sur sa chaise. Elle appelle le serveur pour commander une autre soupe.

La mienne est encore sur la table.

Je me dépêche pour me sauver de cet endroit qui ne me paraît plus isolé, protégé ni détendu. Maintenant, je sens un lieu obscur, dangereux et hostile.

Devant la porte d'entrée, un grondement prolongé et terrifiant de mon estomac me fait m'arrêter subitement.

À l'intérieur du restaurant, tout le monde tourne les yeux vers moi. Et puis, les gens éclatent de rire, tous ensemble.

Embarrassée, je me précipite dehors, dans la foule.

Je ne sais absolument pas ni quand ni comment cela m'est arrivé, mais je me sens extraordinairement affamée.

Les jambes fortes
peuvent nous amener
partout.
Mais, elles ne sont pas
meilleures qu'une paire
d'ailes.

À travers les rideaux écartés et les poussières suspendues dans l'air, les rayons du soleil tombent sur mes joues, mes lèvres séchées et mon front trempé de sueur. La lumière entre par mes narines frémissantes et mes paupières à demi closes.

Je m'allonge sur un lit. J'ouvre difficilement mes yeux chassieux. Après un court moment d'amnésie, je me souviens où je suis; dans une petite chambre de motel qui sent la moisissure.

C'est l'aube. Les planètes de la nuit, maintenant invisibles, cèdent leur place au seul acteur principal céleste du jour; le magnifique soleil. Je l'apprécie, cette grande étoile jaune, orange et clignotante.

En personne matinale, je termine la plupart de mes devoirs quotidiens avant midi. Ce matin, je me suis réveillée tôt, non pas par habitude. C'était l'appel d'une clarté cosmologique qui m'encourageait à commencer une nouvelle journée.

Il est impossible de refuser certaines invitations.

Je me lève donc. En allant dans la salle de bain, j'aperçois une enveloppe jaune sous la porte. Sans hésitation, je l'ouvre en la déchirant :

*Le spectacle : « Une leçon d'indépendance »
Lieu : Hippodrome de la Liberté
Heure : 7h00*

*Si vous avez déjà passé l'une ou plusieurs de ces étapes lors de vos expériences de vie,
soyez bienvenu(e-s) à notre spectacle :*

*Étape 1 : comprendre l'indépendance relative
Étape 2 : obtenir l'indépendance modeste
Étape 3 : revendiquer l'indépendance équitable*

Étape 4 : souhaiter l'indépendance pure et simple

Étape 5 : rêver de l'indépendance totale

Étape 6 : lutter contre l'indépendance pleine

Étape 7 : se battre pour l'indépendance

Étape 8 : arriver à l'indépendance partielle

P. S : Veuillez-vous présenter à l'heure par respect pour les autres spectateurs.

MERCI!

Je viens de lire cette note et l'horloge au mur sonne cinq heures du matin.

Je suis libre aujourd'hui. Je décide d'y aller.

Il me reste deux heures pour me rendre à l'Hippodrome de la Liberté qui se situe en banlieue.

J'arrive à la petite gare où il n'y a personne.

Je salue le contrôleur; le vieux grognon me tend un billet. Je le remercie, il ne me répond pas.

Les nuages gris, lourds et pluvieux courent dans le ciel.

Quand j'entends au loin le train vrombir, je sors près du chemin de fer afin de lui offrir un bon accueil dès son arrivée. Je l'observe, en me tenant debout à côté d'un banc vermoulu.

Cette gare négligée me rappelle mon enfance. Quand j'étais assise au seuil de la porte sur les escaliers de notre maison et que je regardais les champs de blé, je remarquais parfois la fumée sombre qui ondulait sur les vallées entre les chaînes de montagnes lointaines, couvertes de bois et qui transformait en se déplaçant le vert vif des arbres en gris clair. De temps en temps, la cheminée et la première locomotive me paraissaient vaguement visibles, mais je ne suis toujours pas certaine si c'était bien la réalité ou simplement des

illusions. Si les trains passaient dans les alentours de notre demeure, une gare se situait probablement dans un coin caché, peut-être près de chez nous. Ni ma mère ni mon père ne m'ont jamais parlé d'une gare et je ne leur ai rien non plus demandé à ce sujet. Donc, le mystère demeure encore.

Je me tiens debout près du quai. Impatiemment, j'attends le train. En fer et noir, il devrait peser très lourd; il arrive en secouant les rails roux et en sifflant fort comme s'il souhaitait une célébration solennelle qui saluerait son arrivée.

C'est mystérieusement émouvant de voir ce train s'arrêter à mes pieds. J'ai envie d'applaudir de joie comme un enfant.

L'une de ses portes s'ouvre devant moi.

Le contrôleur en uniforme bleu marine me montre le chemin.

Émue, j'entre dans un wagon.

Aucun passager ne voyage dans cette étroite voiture de chemin de fer. Elle comporte deux rangs de sièges à droite et à gauche et puis, en tout, on compte une dizaine de places assises. Un mince couloir central traverse le wagon. Bas et voûté, le plafond est étouffant, mais les fenêtres larges et claires offrent un angle de vue panoramique assez agréable. La lumière matinale pénètre dans cet espace clos et elle change l'ambiance de certains coins isolés de la voiture, comme celui à l'arrière qui a attiré mon attention.

Là se trouve le dernier siège à côté de la porte de la passerelle d'intercirculation. Un rayon solaire doux tombe sur celui-ci qui a l'air protégé.

Je m'y installe confortablement.

Aussitôt, le train se remet bruyamment en marche. Il roule lentement sur les rails qui serpentent.

En route, je contemple les arbres, les rivières, les fleurs et les oiseaux qui se promènent dans les champs; surtout les gros corbeaux sur les poteaux électriques et sur le sommet des rares bâtiments sur le chemin.

L'humidité dans l'air réveille mon asthme, mais elle rend aussi plus vives les couleurs des paysages.

Je me trouve dans un train omnibus, il s'arrête donc souvent. Les gares sont toujours abandonnées et dépeuplées. Après en avoir passé quatre ou cinq, on arrive à celle devant laquelle un passager nous attend.

Il est seul.

Il monte lentement les marches de l'escalier de la voiture en s'aidant d'une canne. À l'entrée du couloir, il se tient debout. De loin, il me fixe avec un air souriant. Je trouve son attitude bizarre.

Grand et mince, il porte un costume de velours brun. Il appuie son corps sur une canne parce que l'une de ses jambes est plus courte que l'autre. Afin de soulever la jambe handicapée à la hauteur de la jambe de taille normale, il porte une botte spéciale à talon plat et très compensé qui est supportée par deux grosses barres en métal enserrant son genou.

Le contrôleur se lance pour l'aider et lui montrer un bon siège. Le jeune homme refuse gentiment cette attention et se dirige vers moi, les yeux plongés droit dans les miens.

Je le suis alors qu'il est en train de s'approcher de moi. Il n'a pas l'air agressif, au contraire, son regard semble illuminé d'avoir fait ma rencontre. Un émerveillement est

perceptible sur son visage. On dirait qu'il vient de faire une grande découverte. Pourtant, pour une raison mystérieuse, je me sens menacée.

Alors qu'il se retrouve assez proche de moi, je constate la beauté frappante de ce jeune homme; de grands yeux bleu clair, des cheveux dorés abondants et ondulés, des sourcils parfaitement dessinés au-dessus des yeux, un haut front dégagé, des joues roses et creusées, des lèvres rondes et humides...

Le charme qu'il opère sur moi me semble incomparable à tout autre délice. Peut-être conviendrait-il d'inventer de nouveaux mots en l'honneur de ce garçon afin de pouvoir décrire ce sentiment.

Pour éviter d'exposer mes émotions, je regarde par la fenêtre. Je crois que je rougis. Le jeune homme s'assoit sur le siège en face de moi, encore dans un état de fascination.

Quelques minutes après le départ du train, il tire de sa poche un petit cahier de notes et se met à le lire. Sur la couverture de ce cahier, je remarque une initiale, la lettre « F » en majuscule.

À la gare suivante, il descend, refusant encore une fois l'aide du contrôleur. Dehors, deux chiens de chasse l'accueillent en sautant sur ses genoux. Il s'accroupit et les embrasse en tournant la tête vers moi, par-dessus son épaule. Avec un sourire aguichant, ses lèvres articulent silencieusement ces mots: « À bientôt! »

Bouche bée, je reste sans rien dire. Je baisse aussitôt ma tête jusqu'à ce que le train s'éloigne de la gare. Et puis, je m'avance vers la porte d'entrée de la voiture pour pouvoir voir le jeune homme qui devient de plus en plus petit. Il regarde le train rouler. Ses chiens sautent autour de lui, de joie, alors qu'il leur caresse le museau.

Je retourne à mon siège.

Je me sens soulagée et plus à l'aise dans cette voiture. Néanmoins, une anxiété s'est installée chez moi, comme s'il y a un gigantesque changement très brusque entre son absence et sa présence et que rien ne sera pareil après son départ. Clairement, j'ai rencontré un être capable de laisser sa trace dans l'espace qu'il a occupé; c'est une créature marquante. Ne sachant pas son prénom, je le nomme « Féliciano » dans ma tête. Féliciano...

Après avoir passé encore une dizaine de gares désertées, je descends à celle qui se situe à côté de l'Hippodrome de la Liberté.

La grande horloge du mur affiche 6h55 et je me dépêche pour ne pas rater le spectacle, « *Une leçon d'indépendance* ».

L'immense hippodrome réservé aux attractions hippiques demeure désert, abandonné. Les trous et les fissures couvrent les chemins de la piste de course qui sont également envahis par les mauvaises herbes.

Des nuages gris planent dans le ciel. Un silence profond et angoissant règne partout. On entend néanmoins les croassements lointains des corbeaux et le bruit de leurs battements d'ailes qui déchirent parfois cet air tendu.

Je me précipite au premier rang et je m'installe à l'un des sièges en face d'une grande estrade de bois comprenant environ vingt gradins. C'était la tribune des juges lorsque l'hippodrome était encore en usage.

Aussitôt, la porte de l'écurie s'ouvre et un animal se lance sur la quatrième voie du chemin de la piste.

Ce n'est pas un cheval. C'est un *Albatruche*.

Un hybride qui possède à la fois la moitié supérieure du corps de l'albatros hurleur et la moitié inférieure de l'autruche. Majestueux et spectaculaire, cet animal est d'une beauté exceptionnelle, dignement réussi par son hybridité.

Sur la piste, il maintient une allure délicate; il marche adroitement grâce à la souplesse de son corps inférieur. Ses larges doigts tapent solidement le sol en terre et laissent des grandes traces. Ses ailes étendues sont pliées fermement des deux côtés de son corps couvert de belles plumes blanches et flamboyantes. Sa tête et son long bec avancent à chaque pas.

Les muscles de ses longues pattes sont remarquables; ils se gonflent, s'étirent et se contractent considérablement dans ses mouvements. Les grosses veines gonflées et remplies de sang deviennent plus visibles quand l'hybride augmente sa vitesse vers la ligne d'arrivée.

Au milieu de la piste, une brise soudaine et âpre se déchaîne et s'accroît, l'animal double aussitôt ses efforts au point de chasser tous les nuages.

Le ciel est comme dans les livres d'enfant, bleu clair.

À la deuxième moitié de la piste, *l'albatruche* se met à entonner un chant militaire en marchant contre le vent:

Dans les ténèbres
On reste aveugle
Dans un char funèbre
Tout le monde meugle et beugle
Il faut quitter les coins sombres
Recevoir la lumière qui dévale
Attraper la baguette magique à travers la pénombre
Que la sagesse se dévoile !

II

Notre travail ne finit jamais
 La mort nous visitera un jour
 Que faire pour la paix?
 Que faire pour l'amour?
 Le futur ne nous garde pas dans ses bras
 Entraînez vos enfants à l'idée
 Que l'indépendance n'est pas l'affaire de fiers-à-bras.
 Réagissez contre la captivité!

III

En avant ! Braves gens,
 Rêvez votre indépendance
 Contre les dépendances et les accoutumances
 Marchons ! Marchons ! Marchons !
 Créons notre propre sens
 Mort aux appartenances

À la fin de son chant, la course de l'hybride s'accélère de plus en plus. Quand *l'albatruce* atteint sa vitesse maximale, il étire longuement ses ailes blanches des deux côtés. Quelle grâce!

Il soulève ses belles ailes vers le ciel puis les baisse. Il fait de grands battements d'ailes. Entre temps, les veines de ses pattes se remplissent de sang.

L'hybride pousse un cri et se lance solidement vers le haut.

Un élan échoué. Malheureusement, malgré ses ailes impeccables et ses pattes incomparables, il n'arrive pas à s'envoler.

Quand il passe la ligne d'arrivée, la porte d'entrée s'ouvre devant l'écurie.

Sans aucun signe de découragement, il pénètre dans l'étable des chevaux et disparaît derrière les murs tandis que moi, je reste complètement confuse.

Avoir pitié d'un être si courageux et fier serait vraiment cruel.

Au lieu de me pencher sur son échec, je révise mes connaissances sur *l'albatruche*.

C'est l'un des hybrides supérieurs. Il rassemble les meilleures qualités de deux magnifiques oiseaux terrestres : la rapidité de l'albatros et l'endurance de l'autruche.

Imaginez! S'il pouvait voler, il dépasserait la sagesse et l'invincibilité du magnifique Simurgh de la mythologie; l'immortel, qui possède un nid dans l'Arbre du Savoir et qui est si vieux qu'il a déjà vu trois fois la destruction du monde. Simurgh pourrait amener la fertilité sur notre monde et sceller l'union de la terre et du ciel.

L'albatruche n'a pas encore réalisé son rêve, mais en sera-t-il capable un jour...?

L'immensité de son désir m'enflamme, sa persévérance tenace me motive, sa noble fierté me fascine.

Les nuages gris cheminent dans le ciel. Il est évident que des pluies torrentielles dévaleront bientôt.

Pleine d'énergie, je me mets debout pour me diriger vers la gare.

Je suis impatiente de prendre des notes de ce spectacle édifiant.

J'achète mon billet.

Le train arrive aussitôt. La porte d'une voiture de fer s'ouvre devant moi.

Le contrôleur me montre de nouveau le chemin. Je monte dans le train.

Et je vois Féliciano sur le dernier siège de la voiture!

Content de me revoir, il me salue avec sa canne. Je ne lui réponds pas.

Je m'assieds sur un siège proche de la porte d'entrée.

Féliciano ne me regarde plus et descend à la gare suivante.

Alors que je reste seule dans la voiture et que le train reprend de la vitesse, aiguillonnée par la curiosité, je me dirige vers le dernier siège où Féliciano était assis.

Quelque chose attire mon attention; il a laissé sa canne!

Je cours dans le couloir pour pouvoir avertir le contrôleur.

Il est trop tard.

Reconnaissante, j'empoigne la canne.

Je ne la laisse pas là-bas. Dans l'espoir de revoir Féliciano, je l'apporte avec moi.

Dans un monde où
les regards nous suivent,
celui qui croit
à la solitude
est un rêveur.

Depuis des mois, j'erre dans des lieux inconnus à travers le monde.

Cette aventure m'a été imposée par mon cher directeur. Pour la première fois de ma vie, j'ai dû partir sans aucune préparation, juste avec un sac à dos. Heureusement que rien ne me manquait lors de mes voyages. En conséquence, à partir de cet événement il me serait possible de déduire qu'un être n'a rien à craindre si le départ est inévitable.

Il faut aussi savoir que chaque départ exige un retour. C'est ce qui m'est arrivé aussi.

Cette nuit, je suis rentrée chez moi.

Je passe des heures de léthargie sur mon sofa qui est resté pour moi un lieu me permettant de plonger dans l'inertie et dans un état végétal.

Je ne déteste pas passer du temps dans les chambres. Et pourtant, je préférerais exister ailleurs.

J'ai dû retourner chez moi car, comme j'essayais de le dire récemment, les exigences m'obligent à accomplir certaines tâches. Lors de mes voyages, j'ai pris beaucoup de notes, j'ai rempli une dizaine de cahiers et j'ai recueilli les souvenirs qui m'ont été offerts. Comment est-il possible qu'un petit sac à dos soit suffisant pour conserver tous ces objets qui m'empêchent de me déplacer?

Je n'avais pas jeté la clé de ma maison, même si l'idée m'en avait traversé l'esprit au moment de mon départ.

J'insère la clé dans la serrure. Celle-ci tourne en rond sans être capable de l'ouvrir. Surprise, j'examine la clé ; je l'ai trouvée dans mon sac, pourtant elle m'est inconnue.

Paniquée, je cherche celle qui va m'être utile et je la trouve.

J'entre chez moi.

L'ambiance indifférente d'autrefois m'accueille.

Une odeur aromatique diffusée par les meubles massifs en bois de ma grand-mère domine le parfum du reste de la pièce. Je me promène d'une chambre à l'autre; rien n'a bougé en mon absence et rien ne bouge sur mon passage; même les poussières restent immobiles.

Mon horloge grand-père sonne onze heures du soir.

En regardant par la fenêtre, je remarque que ma boîte à lettres est pleine. Je sors récupérer mon courrier.

Je lis la lettre de ma chère Ethel :

My dearest C.,

J'ai bien reçu ta lettre et tes plantes. Je les garde avec soin et elles m'offrent leurs plus belles fleurs, comme tu me le disais dans ta lettre. Ma chère amie, ton absence m'inquiète. Le meurtre atroce de ton professeur était partout dans les journaux. Horrible! J'espère que tu as déjà appris cette lamentable nouvelle et que je ne suis pas celle qui te l'annonce. La police a déclaré que la moitié de son corps avait été dévorée par une bête inconnue. Ils sont incapables d'identifier cet animal féroce. Naturellement, j'ai pensé à toi. Comme tu es spécialiste des bêtes, j'ai donné ton nom au lieutenant en souhaitant que tu puisses les aider dans leur enquête. Est-ce que les policiers t'ont contactée?

Oh mon amie! J'aimerais tellement converser avec toi au pied de la cheminée, main dans la main. Toi et moi, on a tellement de choses à se raconter.

Je prie le Bon Dieu tous les jours pour que tu reviennes saine et sauve de ton voyage.

Ma très chère.

My loveliest

Ethel

Déchirée et épuisée, je tombe lourdement sur une chaise dans la cuisine.

Parmi d'autres lettres, je trouve également celle du lieutenant. Je la lis.

Le reste, je le jette à la poubelle.

Après avoir retrouvé mon paquet de cigarettes caché dans l'armoire de la cuisine, je me précipite dans le jardin pour prendre un peu d'air frais. Dehors, c'est l'obscurité épaisse et dense. Pas d'étoile ni de lune.

Quel malheur!

J'allume une cigarette et j'inspire profondément avec mes poumons.

Mon pauvre professeur! Est-ce qu'il soupçonnait ce danger? Est-ce qu'il voulait me sauver la vie en m'obligeant à partir?

Quelle bête l'a dévoré?

Selon mes recherches et mes connaissances, aucun hybride ne peut commettre une telle violence qui contredirait sa nature pacifique.

Les hybrides sont en quête de la sagesse dès leur naissance. Le plus sage meurt le plus jeune, mais il est obligé de partager ses apprentissages gagnés durant sa vie. Donc, aucune expérience ne se perd dans le temps sans être transmise aux nouvelles générations. L'être humain qui est persuadé de sa supériorité dans la nature adopte-t-il le même objectif? Dès le départ, le but n'est-il pas de posséder le pouvoir? Le plus puissant vit le plus longtemps et l'expérience de chaque individu lui est unique. N'est-ce pas? Donc, il n'est pas évident d'appréhender la nature de l'hybride pour l'être humain.

Personnellement, malgré mes connaissances considérables sur ces créatures, ma grande fascination envers la perfection de celles-ci brouille souvent ma capacité à comprendre leur monde. Chez moi, les sentiments dépassent la logique et ce phénomène me rappelle l'éclipse. Je ne suis qu'un humain après tout, pas un de ces êtres magiques.

Cela m'étonnerait que le meurtrier de mon professeur soit un hybride. Selon moi, c'est impossible.

J'allume une deuxième cigarette. Et grâce à la lumière du briquet, je remarque deux petits yeux bruns, presque jaunes, ronds, clairs et lumineux dans la noirceur. Ils se logent entre les grandes plantes sauvages qui poussent dans le jardin.

Une deuxième et une troisième paires d'yeux commencent à apparaître.

Elles demeurent à peu près à la même hauteur et elles sont fixes comme si elles avaient été épinglées.

Les Fapacons.

Ce sont des hybrides nocturnes nés grâce à l'union du faucon et du paon. Les yeux de faucon hautement développés trouvent leur place dans les ocelles des longues plumes de la queue du paon. Leur champ de vision est tridimensionnel et leur acuité visuelle est très grande. Ils sont capables de distinguer les objets lointains, de saisir toutes les couleurs et de discerner le moindre mouvement. Ils ont l'esprit d'un prédateur, mais ils ne chassent pas. Durant la journée, ils se cachent dans les champs de fleurs grâce à leurs plumes colorées qui me sont présentement imperceptibles au cœur de cette nuit sombre. Quand le soleil se couche, ces hybrides sortent et observent le monde.

Je rentre chez moi et ferme les rideaux.

Je dois attendre le matin afin que *les fapacons* partent et qu'ils me laissent seule et tranquille.

Sur mon lit, je réfléchis, les yeux fixés au plafond.

Je me demande laquelle de ces deux situations est la pire: se sentir profondément seule ou s'habituer à être ainsi au point de ne plus ressentir la solitude.

La réponse ne changerait pas mon admiration pour la solitude. J'aimerais tout simplement que celle-ci me raconte des histoires parfois, comme un signe de présence.

Jusqu'à l'aube, je fume toutes les cigarettes de mon paquet.

Dans le jardin, *les Fapacons* sont partis.

Je monte au grenier. Je range mes cahiers de notes et mes souvenirs de voyage dans un coffre vide.

Je décide de repartir. Cette fois-ci, de façon purement spontanée, sans aucune destination déterminée. Je sais que je suis sous l'emprise d'une anxiété sévère dont l'origine demeure floue; le meurtre de mon professeur, les hybrides qui commencent à m'épier ou la nicotine excessive qui circule dans mon sang. Je ne sais pas.

Rien ne m'oblige à rester chez moi. D'autant plus que je peux toujours revenir quand le besoin se présentera.

Je reprends mon sac à dos et je pars. Je ferme la porte à clé.

En quittant le lieu, je remarque un miroir à main posé sur les marches de l'escalier.

J'accepte ce cadeau. Je le prends dans ma main.

À ce moment, un coup de rage frappe ma mâchoire inférieure à droite. Si fort que je pousse un cri aigu. La douleur me donne le vertige.

Terrifiée, je regarde le miroir pour examiner l'intérieur de ma bouche.

Au fond de ma mâchoire inférieure à droite, une dent de sagesse brille dans une petite flaque de sang.

Je sais que rien ne sera plus comme avant.

L'amour empoisonne la conscience.
L'amour rend l'esprit malade.
L'amour est la mort pénible.
Et puis, les histoires d'amour...
si puissantes et insupportables...
sont capables de susciter
des naissances prématurées.

Croyant et pratiquant, mon professeur, monsieur Adwerzineck maîtrisait autant la théologie que l'hybridologie. Il était normal qu'il ait réservé sa tombe dans le cimetière bien avant sa mort. Je peux même vous assurer que dès son enfance, il avait rêvé plusieurs fois ses funérailles. Je le sais parce qu'un homme comme lui, mélancolique et malheureux, désire infiniment la fin des choses, et souhaite que toute chose arrête d'exister un jour et s'efface. Un homme comme lui garde cet espoir de disparition au fond de lui-même et chaque fois qu'il est visité par ses démons, il trouve le soulagement dans cette attente : toute chose va disparaître, toute chose va cesser d'être dans un temps indéterminé.

Je captais parfois les étincelles de cette espérance dans les yeux de mon professeur. Ses regards éteints et ternes, comme ceux d'un poisson, m'étaient bien familiers depuis mon enfance. Dans les moments où mon père était obligé de me parler, il me jetait le même regard sombre et j'y distinguais le petit scintillement similaire, le même appétit, cette fois-ci tourné vers moi; il souhaitait que je disparaisse un jour, que je n'existe plus. Sinon, au moins, que ma présence soit insaisissable; mon père le désirait bien, malgré son attitude indifférente envers la vie. Cette envie lui était si forte qu'elle traversait ses yeux opaques et lui donnait l'air d'un cannibale quand il se tournait vers moi. À l'époque, je me sentais constamment attaquée par ses regards ; maintenant, cela ne me touche guère; je sais que j'aime vivre et je vais continuer à le faire que mon père le veuille ou non. De

toute façon, lui, il s'est suicidé un jour d'été. Probablement, il était convaincu que ce n'était pas moi qui allais partir. Sans savoir, moi aussi j'ai dû avoir des regards qui parlaient pour moi, qui divulguaient ma résistance, malgré mon silence. J'ai dû avoir également des étincelles dans mes yeux bien que celles-ci m'échappent quand je me regarde dans le miroir. Des étincelles qui sont insupportables pour les hommes qui souhaitent la mort et la disparition des choses.

Mon professeur ne pouvait pas avoir un testament puisqu'il ne possédait aucun bien matériel à son nom: ni une maison ni une voiture...même pas une tasse de café. Il empruntait souvent la mienne. Il n'avait pas d'héritier non plus; ni d'enfant ni d'ami proche qui aurait pu récupérer ce qu'il possédait après sa mort. Il était seul, comme moi. Et maintenant, il a disparu de la Terre, et pour toujours. Malgré son décès brusque, je pourrais dire qu'il était en train de mourir à petit feu comme fond doucement un bloc de glace antarctique; lentement, mais d'une façon constante. Cet homme grand et robuste donnait l'impression qu'il serait toujours à son bureau plongé dans ses études et recherches. Toutefois, il était en train de s'éteindre chaque jour. En fait, ne sommes-nous pas tous dans le même processus dès la naissance? En cela, mon professeur ne suivait pas un chemin de vie différent de celui des autres; il était vivant comme tout le monde, en mourant chaque jour et à chaque seconde. Moi, je témoigne néanmoins de son existence plus que sa mort, puisque je connais bien ses travaux universitaires qui montrent clairement ce que furent son esprit vif, son enthousiasme et sa vivacité. Comme j'étais en voyage au moment de son décès, sa disparition physique me semble encore irréaliste.

Contrairement à ce qu'on peut présupposer, le fait que mon professeur ait cessé d'être ne m'attriste pas. Quoiqu'invisible, la mort erre dans l'espace libre qui comble le vide, entre

les corps vivants. Elle occupe l'air qu'on expire. Elle nous pénètre dans chaque respiration. Elle traverse notre corps. Elle touche notre peau. Elle touche aussi la peau de l'autre. Bien plus, elle caresse parfois notre visage quand nous perdons le souffle à cause d'une peine profonde. Elle nous soulage. Par contre, elle ne nous embrasse jamais.

Je connais bien la mort depuis mon enfance. Toute ma famille et mes amis sont décédés, sauf Ethel. Grâce à ma chère amie, je sais que mes plantes sont vivantes aussi. Autour, c'est la mort. En réalisant encore une fois cette vérité sur ma vie, je me dis que je devrais me rendre davantage dans les cimetières, surtout dans les rares moments où je me sens seule au monde, puisque ceux avec qui je partageais ma vie reposent tous maintenant dans ce lieu et qu'ils ne sont plus capables de me rendre visite.

Le décès de mon professeur ne me déprime pas, mais à la suite de sa disparition, le sentiment d'une solitude insurmontable me hante.

Avant de repartir de ma ville natale, je veux être certaine que monsieur Adwerzineck nous a vraiment quittés, nous les vivants, physiquement. Je sens qu'il m'est nécessaire de voir son tombeau. Je prends donc le chemin qui va vers l'extérieur de la ville.

Le cimetière s'étend sur un plateau en haut d'une colline. De loin, il est totalement imperceptible à l'œil. Un brouillard intense couvre l'horizon. Pourtant, je sais de mémoire que le cimetière se situe là-bas et qu'au moins deux centaines d'âmes de ma petite ville reposent dans ce lieu considéré sacré. Je monte avec précaution les pentes de la colline, en espérant que la vue se clarifie. Bien au contraire, au fur et à mesure que je grimpe, rien ne se donne à voir sous les nuages qui reposent à la surface du sol. L'humidité augmente à chaque pas et il fait très froid sur la route vers le sommet.

Finalement, j'arrive à ma destination.

J'essaie de m'orienter dans ce brouillard à couper au couteau, cotonneux autant qu'opaque.

Paisible, silencieux et dépourvu de fleurs, ce lieu est strictement réservé aux morts, aux pierres tombales identiques et aux épitaphes à caractères noirs et tous semblables.

Soudain, une ombre au sol d'un tombeau m'intrigue. Curieuse, je me cache derrière la stèle qui se trouve devant moi.

La silhouette sombre est celle d'un *Perrotore*.

C'est un hybride qui possède la tête d'un perroquet dans le corps d'une grande tortue de mer. Une petite tête multicolore sur un ensemble gigantesque et lourd; je dois avouer que cette espèce est considérée comme l'une des plus sympathiques à voir. À côté du *Perrotore*, un grand œuf vert, presque de sa taille, est posé.

J'entends clairement la voix grinçante de la créature qui parle en caressant la coquille vitreuse de l'œuf :

« Mon cher bébé encore pas né,

Sois patient, bientôt, tu verras le jour.

Tu verras à quel point la Terre est ronde, les chemins sont longs et les sommets sont hauts dans notre monde. Tu verras aussi les mers, les océans et les cascades; le pouvoir de l'eau te fascinera sans doute.

L'air et l'atmosphère te couvriront et te donneront le souffle; il faut être reconnaissant de la générosité de ceux-ci.

Naturellement, tu seras en quête de sagesse dès la naissance, comme nous tous, cependant il vaut mieux de ne pas ignorer le néant dans cette recherche. Omniprésent, celui-ci

demeure intact. Comme dans un brouillard immobile, tu peux cheminer en le perçant; mais, tu vas voir qu'avancer ainsi est toujours fatigant. Pas seulement pour toi, mais pour tout le monde. Quelques-uns choisissent d'abandonner la vie et cessent leur recherche; ne les suis pas, persévère!

Il faut bien savoir s'orienter dans l'invisible, dans le vide et dans le néant. La sagesse est protégée par ceux-ci. Solide, éternelle et noble, elle aime se cacher dans des choses et des expériences déplaisantes.

Et puis, il faut bien garder en tête que la sagesse ne t'attend nulle part; elle vient te rencontrer et frappe à la porte quand tu es chez toi. Si tu erres, tu rateras ton coup. La quête prend place à l'intérieur de toi, grâce aux opportunités qu'offre l'extérieur.

Oui, mon cher enfant, tu vas naître dans un monde si compliqué; pas de choix.

Tu vas voir le jour et la nuit, le soleil et la lune; c'est très agréable. Toutefois, il y aura des moments où tu verras toutes ces entités à la fois. Ne me demande pas "Comment ça?", sois patient, tu vas voir.

Entre-temps, te sens-tu prêt à entendre une histoire qui réchauffe le cœur? Si bientôt tu quittes ta coquille confortable pour te lancer dans une vie d'aventures, tu dois connaître d'autres réalités très importantes sur notre Terre: les histoires et les contes. L'utilité de ceux-ci est incontestable.

Voici donc une, notre histoire :

Il était une fois une jeune tortue marine appelée Monrad qui vivait heureuse dans la mer tropicale. Mâle, beau et célibataire, Monrad passait son temps à flâner dans l'eau turquoise et à se faire des amis sur son chemin. Il aimait vivre au jour le jour.

Monrad avait une carapace dont il pouvait se vanter; épaisse et rigide, elle brillait comme de l'argent au fond de l'eau profonde et avait été admirée depuis toujours par toutes les créatures marines. La jeune tortue se sentait à l'aise et fière grâce à la protection de sa carapace et elle était très satisfaite de sa vie en général. Populaire et appréciée, elle se félicitait de l'amour fraternel de ses amis envers elle et elle niait le besoin d'un autre amour, celui d'une tortue de mer femelle, par exemple. Non seulement elle ne voulait pas d'une étreinte passionnelle, mais aussi elle la refusait ainsi;

« Le désir et la passion corrompent l'amour pur. Ceux-ci créent des drames et altèrent la beauté qui découle de la simplicité des sentiments sincères. Parfois, vous me dites que l'amour charnel arrive involontairement. Je n'y crois guère! S'il n'est pas invité dans votre vie d'une façon ou d'une autre, aucun danger ne se présente. Oui, mes amis! Je considère comme "un danger" l'amour entre deux sexes opposés. Si je ne souffre jamais et si je vis dans le bonheur, c'est parce que je l'évite parfaitement. »

Les autres appréciaient les idées originales de Monrad et le fait qu'il se crée un chemin de vie authentique. Toutefois, ils avaient du mal à partager sa vision et à croire à la mise en pratique de ses théories. Après tout, leur camarade était encore très jeune pour pouvoir gérer les sentiments puissants engendrés par la passion. Et ils savaient bien qu'il n'avait pas encore connu l'amour.

Les amis de Monrad avaient raison.

Un jour, la jeune tortue s'est éveillée de son sommeil profond à une matinée radieuse. Les rayons du soleil pénétraient jusqu'au fond de l'eau et ceux-ci l'ont invitée à monter à la surface de la mer. De bonne humeur, Monrad n'a pas hésité à suivre son instinct. Il a nagé en ondulant son corps vers la lumière.

Il s'est arrêté brusquement en voyant un reflet magnifique, splendide et magique. Un visage éblouissant.

C'est à ce moment précis que le jeune Monrad est tombé amoureux pour la première fois de sa vie. Émerveillé et animé d'une grande envie, il poussait son corps vers le haut pour sortir sa tête hors de l'eau et rencontrer cet inconnu.

Ses yeux gagnaient ceux de celle qu'il admirait et qui était en train de boire de l'eau, penchée vers la surface. Pendant quelques secondes, tous les deux savouraient ce moment si singulier et ils se contemplaient des yeux scintillants de plaisir. Ils avançaient l'un vers l'autre.

Monrad ne savait pas encore de qui il avait fait connaissance, mais sa bien-aimée amoureuse était un perroquet possédant une longue queue et un grand bec. Celui-ci portait sur son corps un plumage chatoyant; rouge, vert et bleu. Sur sa tête, l'écarlate dominait les plumes. Son bec impressionnait particulièrement Monrad.

Habitué à parler, le perroquet a lancé le premier mot pour engager la conversation avec son nouveau compagnon.

"Vous avez l'air fort avec cette carapace grise qui rayonne ainsi. Êtes-vous en argent?" demanda-t-il.

"Oui. Vous avez bien deviné", répondit Monrad. "Vous avez l'air passionnée avec vos plumes de tête rouges qui me charment ainsi. Êtes-vous un feu d'amour capable de faire fondre l'argent?"

"Oui. Vous avez très bien deviné" lui répondit le perroquet.

Il se présenta en ouvrant ses ailes : "Je m'appelle Pericoban."

" Enchanté. Je m'appelle Monrad. À partir de maintenant, je deviens un croyant de la passion, parce que je suis tombé amoureux de vous. "

« Voici mon cher enfant, comment ma mère et mon père se sont rencontrés. Ils appartenait à différents mondes, l'un vivant dans l'eau et l'autre dans le ciel. Pericoban et Monrad se sont unis et ont formé une famille dans laquelle j'ai grandi. Tu n'auras malheureusement pas la chance de faire leur connaissance. Néanmoins, tu vois là où ils reposent éternellement. »

Perrotore montre la pierre tombale et caresse à nouveau la coquille de l'énorme œuf vert.

Il continue :

"Quelle belle histoire d'amour, n'est-ce pas? J'aimerais que tu n'oublies jamais tes ancêtres et comment ils ont vécu leur vie parce que l'on a besoin de savoir le passé pour être capable de prendre des décisions pour le futur. Nous ne sommes pas des créatures sans mémoire. Tu vas le voir." »

Perrotore cesse de parler. Dans le silence, le brouillard s'intensifie et rend imperceptible l'hybride et son œuf. Je sens encore leur présence, alors que je suis derrière la pierre tombale, bien qu'ils aient disparu de ma vue. Ils sont là, l'un à côté de l'autre, immobiles et silencieux, mais ils communiquent tacitement. Je sais qu'il se passe quelque chose entre ces deux-là, malgré leur tranquillité. Le brouillard me cache ce qu'ils sont en train de faire, mais une étrange vibration remplit l'air.

Je me sens nerveuse.

Soudain, j'entends un craquement sec et sonore. L'œuf se met probablement à éclore. Bientôt, une odeur abominable se dégage et touche mes narines. Elle me paraît tellement

insupportable que j'essaie d'arrêter de respirer, comme si c'était possible. Je retiens néanmoins mon souffle jusqu'à ce qu'un long hurlement de douleur, sauvage et affreux déchire mes oreilles.

C'est *le perrotore*. Il est en pleine crise d'hystérie :

« Non, non, non!... Pas maintenant... Pas maintenant... Patiente! S'il te plait! »

Terrifiée, je pousse également un cri perçant. Je ne devrais pas le faire, je ne devrais pas montrer ma présence, mais c'est involontaire de ma part, bien entendu. Aussitôt, je ferme solidement ma bouche avec mes doigts gelés et je me cache plus habilement.

Je reste figée pendant quelques minutes et puis je recule subitement parce qu'une mince coulée de sang qui vient de la direction où se trouve l'œuf vert rejoint le bout de mon soulier. Ce ruissellement dégage une odeur extrêmement désagréable. Si je vous dis que je n'ai jamais connu un tel parfum dans ma vie, cela sera parfaitement honnête.

Le craquement, le sang et le hurlement... ces signes me donnent l'impression d'une naissance prématurée et malheureuse. Comme *le perrotore* sanglote, je fais un pas vers l'avant pour voir ce qui se passe réellement, mais l'intensité du brouillard ne me le permet toujours pas.

Découragée, je me cache encore derrière la stèle et à ce moment, je vois l'épithaphe :

Fabio Adwerzineck. Ni la date de naissance, ni de décès ne sont marquées.

Devant la pierre en marbre a poussé un pissenlit. En dessous de ses feuilles vertes, une petite boîte de bijoux métallique attire mon attention.

J'ouvre cette boîte attentivement et j'y trouve quatre dents de sagesse arrachées dont les racines sont couvertes encore de sang séché. Inquiète, je devine tout de suite que celles-ci étaient celles de mon professeur.

Qui aurait pu les lui arracher? Est-ce que c'était avant ou après sa mort? Qui aurait pu les mettre ici pour que je les récupère? Et pourquoi? Est-ce que c'est l'héritage de mon professeur?

Je ne connais aucune des réponses à ces questions, mais j'ai le sentiment que je devrais quitter ce lieu le plus tôt possible.

Je mets la boîte dans ma poche et je commence à courir vers le bas de la colline, dans le sens contraire du brouillard glacial et de l'odeur intolérable qui semble me suivre.

De loin, j'entends sonner les cloches de l'église qui annonce la mort d'un prématuré.

Presque inconsciente, dans l'émotion du moment, je tourne mes paumes vers le ciel. Je suis prête à prier, mais aucune prière ne sait sortir de ma bouche ouverte.

« Please come, come and hold my hands.

Je tremble.

Les pulsations sur mes tempes sont à la folie
et mes joues se brûlent de la fièvre.

Très inquiétant.

De l'extérieur, je suis comme un roseau mort sur un lac gelé.
À l'intérieur, je suis hantée par une ménagerie de cirque diabolique »

Je m'allonge sur le lit simple de ma petite chambre en rectangle entourée de murs et d'objets blancs. Quand j'ai déménagé dans cette grande maison du village, j'ai choisi cette pièce sans fenêtre comme chambre à coucher pour pouvoir éviter tous les jeux de la lumière. Dans le temps, elle était peinte en noir du plafond au plancher pour une raison inconnue de moi. Même avant d'arranger mes livres, je m'étais mise à la peindre en blanc et j'avoue que cela m'avait pris des semaines et coûté plusieurs boîtes de peinture.

Il y a eu des bons temps où j'ai très bien dormi dans cette chambre. Je me souviens de certaines séances de sommeil si profondes qu'elles me permettaient de me détacher du réel au point d'oublier mon prénom quand je me réveillais.

En ce moment, c'est le contraire; suis-je enfermée dans une cage de torture?

Insomniaque depuis des semaines maintenant, je n'ai pas eu le moindre repos. Je me sens condamnée à un état d'éveil, de mon corps et de mon esprit. Je souffre.

Mes yeux posés sur le plafond, je me questionne pour savoir si j'ai pris la bonne décision concernant la couleur de ces murs. Aurais-je mieux dormi si elle était restée comme avant ? Et puis, je me demande aussi si l'ancien propriétaire a choisi cette couleur lors d'une crise d'insomnie.

En fait, pourquoi cette chambre a été peinte toute noire, bien que le reste de la maison rayonne?

Maintenant, je sais que le repos ne me visitera pas encore ce soir puisque mon cerveau

adore spéculer sur la question de la couleur des anciens murs de ma chambre. Comme celle-ci reste toujours sans réponse satisfaisante, mon cerveau l'a catégorisée comme une affaire non classée dans son système à lui et lorsque qu'il ne lui reste plus rien à penser, il n'hésite pas à recourir à ce dossier pour rester occupé. Donc, il faut désactiver ce cerveau pour pouvoir dormir.

Comme si c'était possible!

Je ferme mes yeux un moment. Ceux-ci se délassent un peu.

Je pose les paumes de mes mains croisées sur ma poitrine.

Mon cœur bat si fort qu'il la pousse pour en sortir. Mais mes paumes chaudes de fièvre le retiennent à sa place. Finalement, il se calme et je suis soulagée d'avoir réalisé que deux mains, l'une sur l'autre, possèdent le pouvoir de garder un cœur tranquille.

Je sens léger le torse de mon corps.

Je laisse toute la lourdeur du reste sur mon lit.

Une fraîcheur comme celle de l'eau d'un lac coule sur ma peau soulageant la fièvre.

Je me sens comme une flèche relâchée vers le haut.

Je suis au point de toucher le sommeil.

Beuglements, meuglements, mugissements

Aboiement, grognements, grondements

Barrissements

Piaillements...piaillements...piaillements

Rugissements, rauquements

Ricanements...beaucoup de ricanements...

Derrière mes oreilles, des soufflements...

Jappements, feulements et grognements
Couinements, bêlements, coquettement, râlements...
Beaucoup de couinements qui peuvent assourdir

Quel bruit insupportable!

Ma tête engourdie s'est alourdie sur l'oreiller.

J'ouvre les yeux.

Le vacarme est arrêté, mais « ils » sont ici, dans cette petite chambre rectangulaire. Je le sais.

Il faut quitter cette chambre, immédiatement.

Ce lit mouillé par ma sueur va me dévorer si je ne me sauve pas. Malgré l'engourdissement de mon corps, je me force et je me précipite vers la porte.

Verrouillée!

Qui m'a enfermée ici dans ma chambre à coucher?

Je hurle. Je hurle.

Désespérée, je m'accroupis devant la porte.

Une cage de torture...malgré les murs blancs...et puis...c'est moi qui ai choisi cette couleur.

Soudain, je remarque une lumière sur le miroir du mur à côté de la porte. Une lumière dans une chambre sans fenêtre?...

Je me tiens debout devant le miroir...

Rien d'étrange.

Mais une mince ligne de sang entre mes lèvres séchées attire mon attention.

J'ouvre ma bouche.

La salive et le sang ont couvert mes dents, sauf une au fond de ma mâchoire inférieure à gauche qui brille toute blanche.

C'est la quatrième et dernière dent de sagesse!

À la première rencontre avec celle-ci, je sens comme si mes tempes qui battent fort se rapprochaient l'un de l'autre. Ma vue se trouble à cause d'un vertige brusque.

Pourtant, je vois nettement derrière mon dos à travers le miroir: « ils » sont là!

Au milieu de mon lit, un énorme bouc noir s'est assis sur ses fesses, les pattes grandes ouvertes. Derrière son dos tout droit, une gigantesque pieuvre transparente à anneaux gris dont le sang bleu est visible s'est installée. Sa tête atteint le plafond et elle a ouvert ses huit bras majestueux au point qu'ils touchent les trois murs de la chambre. Elle a mis son bec sur l'épaule gauche du bouc.

Je tourne mon visage lentement vers eux.

Ce n'est pas une illusion du miroir; ils sont devant moi.

Lorsque que je recule, le bouc ouvre largement les bras comme s'il m'y invitait. Et puis, dès qu'il bouge ses énormes cornes formant une lyre, une musique magique inonde la chambre. Une musique douce qui détend mes paupières...

La pieuvre commence à sécréter un certain liquide extrêmement muqueux et elle se met à danser en se frottant sur le bouc. Avec ses tentacules trempés, elle caresse tout le corps de celui-ci et le rend moite.

Soudain, une odeur très forte, épicée comme le musc, pénètre dans mes narines et monte directement à mon cerveau qui n'est plus préoccupé par des questionnements.

L'humidité augmentée dans la chambre réveille mon asthme qui me coupe le souffle.

Je m'écroule dans les sécrétions de la pieuvre qui se sont accumulées sous mes pieds.

Le repos longtemps rêvé m'a finalement visitée.

Je ne sais combien de temps plus tard, je me suis réveillée seule dans mon lit.

Toute nue et au milieu d'une chambre noire.

ÉPILOGUE

Certains disent le contraire, mais le noir est une couleur et il a un effet hypnotique.

Si vous restez assez longtemps dans l'obscurité, les choses qui sont invisibles dans la clarté commencent à apparaître devant vos yeux. Ce que je vous dis est très sérieux. Si vous en doutez, vous pouvez le vérifier par votre propre expérience.

Combien de temps suis-je restée dans la chambre noire? C'est un mystère. Je ne peux pas vous répondre.

Qu'est-ce qui m'est arrivé quand mes yeux se sont habitués à l'obscurité? Ça, je le sais bien et je suis parfaitement sûre que ce n'était pas un rêve.

Devant la table, j'ai aperçu une enveloppe blanche sur laquelle était notée : « Invitation à l'initiation. »

Une lettre m'y attendait.

OBJET : INVITATION

Félicitations!

Vous avez collectionné tous les objets qui vous permettront d'accéder à la sagesse que vous désirez.

Dans votre cave chez vous, vous possédez les objets suivants :

- 1) L'étoile de fennec (le désert)*
- 2) La craie de caméléons (la mer)*
- 3) Les yeux du moupin (le moulin)*
- 4) La canne de Féliciano (le train)*

Et avant tout, désormais, vous avez vos dents de sagesse et celles de votre professeur.

INSTRUCTIONS À SUIVRE À L'AIDE DE CES OBJETS

Pour être initié, ce dont vous avez besoin:

- 1) L'intuition subtile*
- 2) La foi intense*
- 3) La vision unifiante*
- 4) La réalité inquiétante*

Donc,

- 5) Mettez l'étoile de fennec sur votre front entre vos sourcils.*
- 6) Déposez les yeux de moupin dans votre paume droite et ouverte (si vous êtes droitier. Si vous êtes gaucher, mettez-les dans votre paume gauche).*
- 7) Dessinez sur le mur noir une fenêtre circulaire.*
- 8) Touchez cette fenêtre avec la canne de Féliciano.*

S.H.I

Je ne connais pas cette abréviation.

La question la plus importante n'est pas celle-là, mais celle-ci : est-ce que cette initiation à la sagesse raccourcira ma vie ou provoquera ma mort?

Ou bien peut-être...

Suis-je déjà morte!?

FIN DU PREMIER LIVRE

Deuxième partie :

Le détournement du mythe « femme-enfant » dans les contes fantastiques de Gisèle Prassinós

A. RÉALITÉS ET MYTHE : AUTOUR DE GISÈLE PRASSINOS

1. La photographie fondatrice

Le mythe de la « femme-enfant », si présent dans le surréalisme, a été lancé et constitué par le fondateur du mouvement, André Breton. La présentation de Gisèle Prassinos comme incarnation de ce mythe a été réalisée grâce à une photo prise par Man Ray en 1934. Sur cette photo, une fille de quatorze ans, Prassinos, en tablier noir, est en train de lire un de ses poèmes écrit sur une feuille qu'elle tient à la main, devant les regards admiratifs des piliers masculins du surréalisme: André Breton, Benjamin Péret, René Char, Mario Prassinos (frère de Gisèle Prassinos), Paul Éluard et Henri Parisot. Cette photo a été diffusée afin de mettre en scène le rôle de la « femme-enfant » au sein du mouvement, tout en insistant sur l'importance donnée à ce mythe par les hommes surréalistes.

Avant d'analyser ce mythe et sa fonction primordiale pour la pensée surréaliste, il est nécessaire de rappeler la mission principale des artistes de ce mouvement : les surréalistes désiraient changer et améliorer la condition humaine qui avait été remise en cause durant la Première Guerre mondiale. Guidée par l'espoir de réformer la situation lamentable de l'humanité, l'entreprise surréaliste est intervenue pour s'opposer à la résignation politique et morale de l'époque. Elle s'est basée sur l'insoumission, le refus, la révolte et la libération. À la fin du premier manifeste du surréalisme (1924), André Breton résume ainsi l'entreprise surréaliste :

Le surréalisme, tel que je l'envisage, déclare assez notre non-conformisme absolu pour qu'il ne puisse être question de le traduire, au procès du monde réel, comme témoin à décharge. [...] Le surréalisme

est le « rayon invisible » qui nous permettra un jour de l'emporter [une guerre d'indépendance] sur nos adversaires¹.

Dirigés par l'idéal d'une révolution, les surréalistes n'hésitaient pas à recourir à la violence verbale et à un ton agressif jugés essentiels pour bouleverser les règles établies de la vie courante et attaquer les institutions qui imposaient l'inertie aux peuples. Dans le *Second manifeste du surréalisme* (1934), Breton, déclarant ouvertement la guerre contre l'obéissance à toutes sortes de dogmes, défend l'anarchie : « [...] On conçoit que le surréalisme n'ait pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle et qu'il n'attende encore rien que de la violence² ». Dans cette prise de position, le mythe de la « femme-enfant » a été conçu comme un symbole de révolte qui serait capable de se dresser contre la tyrannie des dogmes emprisonnant les humains, mâles et adultes. Dans *Arcane 17*, Breton définit la « femme-enfant » et explique pourquoi il a choisi ce mythe pour résister à la dictature :

Je choisis la femme-enfant non pour l'opposer à l'autre femme, mais parce qu'en elle et seulement en elle semble résider à l'état de transparence absolue l'autre prisme de vision dont on refuse obstinément de tenir compte, parce qu'il obéit à des lois bien différentes dont le despotisme masculin doit empêcher à tout prix la divulgation³.

À la lumière de cette explication, la « femme-enfant » du surréalisme s'oppose au despotisme masculin qui prend sa force dans sa partialité et qui est double. Pure transparence, la « femme-enfant », elle, est un être qui se dresse contre l'hégémonie de l'homme; elle a une voix révolutionnaire. Breton voit dans cette figure fantasmagique la capacité de provoquer et de réaliser une révolution souhaitée depuis le début du mouvement. En ce sens, pour lui, cet être imaginaire garde une qualité magique et

¹ André Breton, *Manifestes du surréalisme* (Paris : Gallimard, 2013), 60.

² *Ibid.*, « Second manifeste du surréalisme », 74.

³ *Id.*, *Arcane 17*, (Paris : Biro éditeur, 2008), 189.

unique : le pouvoir de fonctionner comme un antidote à la domination masculine, cause des guerres sanglantes dans le monde entier.

Les surréalistes ont trouvé l'espoir de transformer le monde à travers un mythe. L'esprit surréaliste, qui n'accepte pas la défaite de l'humanité dans le monde réel, veut prendre sa force dans le « surréel » pour créer un monde idéal où règnent la liberté et l'indépendance. Comme l'objectif ultime est d'exécuter cet idéal dans le monde réel, les surréalistes recourent à une instance où coïncident deux mondes contradictoires : le réel et le surréel. En ce sens, le choix du nom « femme-enfant » suggère une union des opposés; à la fois l'asexué (enfant) et le sexué (femme). Il évoque une créature surnaturelle qui est capable de dépasser les limites de la réalité en embrassant les qualités de l'enfance et de la féminité. Dans son article « L'allégorie de la femme-enfant alias Gisèle Prassinos comme aporie de genre dans le surréalisme », Annie Richard clarifie la nature de cet être idéalisé :

La femme-enfant est un hybride, somme en effet de deux réalités fondamentalement hétérogènes, l'une précède de l'autre depuis la nuit des temps : la femme à l'enfant renvoyant aux sources de l'humanité laisse place à la femme et l'enfant réunis en une entité unique monstrueuse dont le nom composé à lui seul fonde la fiction visuelle⁴.

Même si cette créature est une fiction, les surréalistes désirent prouver que leur rêve de changer le monde est réalisable. La photo sur laquelle Prassinos est représentée visait en ce sens à matérialiser, performer ce mythe, à concrétiser une entité idéale et légitimer son existence dans le monde. Dans *L'image au service de la révolution*, Michel Poivre résume le rôle de la photographie dans le mouvement surréaliste :

⁴Annie Richard, « L'allégorie de la femme-enfant alias Gisèle Prassinos comme aporie de genre dans le surréalisme », dans *Genres et avant-gardes*, Guillaume Bridet et Anne Tomiche (dir.), (Paris : L'Harmattan, 2012), 158.

La photographie dans le surréalisme est [...] une manière effective de rendre concret. En cela, répétons-le, elle est au cœur crucial qui hante l'histoire du mouvement : la nécessité, au regard de l'histoire, de dépasser l'art dans le politique⁵.

Autrement dit, la jeune poétesse a été choisie pour jouer le rôle de l'objet et du symbole de la théorie surréaliste. Elle devait incarner une image au service de la révolution. Ainsi, on peut penser que la photo de Prassinis devant les surréalistes était une production ayant pour ambition d'exhiber l'émerveillement éprouvé face à l'existence de la « femme-enfant »; elle visait une performance convaincante de l'authentification d'un être idéal capable de sauver l'humanité grâce à sa nature supérieure. À l'aide de cette stratégie visuelle, les surréalistes espéraient également faire vivre l'espoir d'une évolution dans la condition humaine.

Cette créature suprême qu'est la « femme-enfant » possède d'autres particularités favorables à la réalisation du rêve surréaliste. Dans *André Breton et le mythe*, Philippe Lavergne décrit quelques qualités contribuant à la construction du mythe : « À travers le temps qui ne l'atteint pas, la femme-enfant revit plus forte de ce qui la frappe, sourit à toutes les rigueurs, règne sur le despotisme masculin qui s'escrime à la brimer⁶ ». Immortelle, déterminée, sage et compétente, « la femme-enfant » est capable d'exercer son pouvoir sur les hommes et d'accomplir son rôle inspirateur au sein des surréalistes. Elle est immortelle dans la mesure où elle représente un idéal : avant d'être née, elle existait déjà dans l'esprit. Ainsi, elle tire son pouvoir de la perpétuité des idées.

⁵ Michel Poivert, *L'image au service de la révolution : photographie, surréalisme, politique*, (Cherbourg : Point du jour, 2006), 13.

⁶ Philippe Lavergne, *André Breton et le mythe*, (Paris : Corti, 1985), 64.

Par son caractère éternel qui sait résister à l'Histoire et sa capacité de changer le cours de la vie humaine, la « femme-enfant » fonctionne comme une divinité, un être capable de finir une ère et d'en recréer un autre. Comme la création est une qualité attribuée aux femmes qui leur vient de leur capacité à donner la vie, la « femme » qui se trouve dans le nom de cet être mythique participe pleinement au mythe d'une créature puissante. Quel rôle joue alors la part enfantine dans le pouvoir de création de « la femme-enfant »? Comment l'être si vulnérable qu'est l'enfant peut-il contribuer à la formation d'une créature aussi solide?

2. L'enfance et la « femme-enfant »

Apparemment, les surréalistes ne considéraient pas l'enfance comme une étape passagère dans la vie humaine; ils lui attribuaient une importance singulière. Dans le premier manifeste, André Breton explique la force de l'enfance et son lien avec le surréalisme :

L'esprit qui plonge dans le surréalisme revit avec exaltation la meilleure part de son enfance. [...] Des souvenirs d'enfance et de quelques autres se dégage un sentiment d'inaccaparé et par la suite de *dévoiyé*, que je tiens pour le plus fécond qui existe. C'est peut-être l'enfance qui approche le plus de la « vraie vie » ; l'enfance au-delà de laquelle l'homme ne dispose, en plus de son laissez-passer, que de quelques billets de faveurs ; l'enfance où tout concourait cependant à la possession efficace, et sans aléas, de soi-même⁷.

Le fondateur du mouvement relie l'inaltérable des souvenirs d'enfance aux pratiques surréalistes et souligne l'authenticité, la vérité et la fécondité de la vie de l'enfant. Breton déclare l'enfance comme la période la plus « vraie » de la vie humaine et il invite à y replonger grâce au surréalisme. Dans la lignée de cette pensée, l'idéalisation de l'enfance préoccupe également Carl Gustav Jung qui développe le concept de l'« enfant-dieu ».

⁷ André Breton, *Manifestes du surréalisme*, *op.cit.*, 52.

Dans *Introduction à l'essence de la mythologie : l'enfant divin, la jeune fille divine*, il clarifie cette représentation dans la mythologie et le pouvoir divin de l'enfance chez l'humain :

L'«enfant» a tantôt l'aspect approchant d'une divinité enfantine, tantôt celui du héros juvénile. Les deux types ont en commun la naissance miraculeuse et les destins de la première enfance, l'abandon et les périls que des persécuteurs leur font encourir. Le dieu est un être surnaturel pur; le héros possède une nature humaine, mais poussée jusqu'à la limite du surnaturel (il est «demi-dieu»). Alors que le dieu signifie l'inconscient collectif, non encore intégré en essence humaine, — notamment dans sa relation intime avec l'animal symbolique, — le héros comprend dans son aspect surnaturel l'essence humaine et représente donc une synthèse de l'inconscient («divin», c'est à dire non encore humanisé) et du conscient humain. Il signifie conséquemment une anticipation potentielle d'une «individualisation» qui approche du Tout⁸.

Union de l'inconscient collectif et du conscient humain, l'enfant est un être parfait presque divin. Dans le mythe de la « femme-enfant », la divinité enfantine s'associe au pouvoir créatif et subversif de la femme. Ainsi, cette créature hybride est présentée comme le pouvoir absolu, la déesse, le « Tout »; un symbole de l'inspiration et de la création infinie pour les artistes surréalistes tout au long de leur parcours révolutionnaire.

Quel est le lien de Gisèle Prassinos avec le surréalisme et surtout avec ce mythe? Pourquoi Prassinos a-t-elle été choisie pour personnifier cette créature imaginaire? Dans les entrevues qui ont été menées avec Prassinos, l'artiste affirme que ses premiers textes s'inscrivent dans le courant surréaliste :

C'était les lois du surréalisme qui me guidaient sans que je les connaisse. Sans doute me convenaient-elles parfaitement, elles m'étaient naturelles. Je ne cherchais ni insolence ni férocité⁹.

⁸ Carl Gustav Jung., *Introduction à l'essence de la mythologie : l'enfant divin, la jeune fille divine*, (Paris : Payot, 1968), 124.

⁹ Annie Richard, « Gisèle Prassinos, une artiste au-delà du clivage entre masculin et féminin », *Lunes, Réalités, Parcours, Représentations de femmes*, no 5 (1998) : 46.

L'écrivaine admet que ses écrits d'enfance représentaient son état inconscient; elles les catégorisent comme émanant de façon naturelle du surréalisme.

Également, Prassinos reconnaît le mouvement puisqu'elle dédie, dans son œuvre *Les mots endormis*, un poème à Hans Bellmer, l'un des artistes surréalistes connu par sa sculpture *La Poupée*, qui traite de la mécanique du désir à travers l'érotisation d'un objet enfantin, la poupée.

hans blesser

Les enfants coulent derrière
 Les caves infestées de chenilles
 Et les hommes savants les coupent
 Inquiets et pleine d'une grande envie.
 Ils veulent les rendre femmes
 Sous-marines ou autres
 Et ils les font pourrir pour cela
 Dans les arbres touffus¹⁰.

À travers ces lignes, il est possible déjà de remarquer le mécontentement de la jeune écrivaine envers l'attitude des « hommes savants » qui désirent transformer les enfants en femmes.

Dans une entrevue, Prassinos rejette clairement l'idée qu'elle est l'incarnation de la « femme-enfant » :

Ils [les surréalistes] m'intimidaient et me traitaient un peu comme un objet. Ils m'appelaient [les surréalistes] la femme-enfant, vous savez, mais je ne sais pas très bien pourquoi : une enfant, certes, je l'étais, mais une femme... quand j'y pense, ils ne me parlaient même pas directement comme à une personne à part entière, ils parlaient de moi entre eux alors que j'étais présente¹¹.

¹⁰ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, (Paris : Flammarion, 1967), 13.

¹¹ S. Druet, « *Gisèle Prassinos : d'Alice II à la reconquête de l'esprit d'enfance* », 20 décembre 2014. <http://litr.free.fr/111.htm>.

Le côté enfantin du mythe qui se manifeste dans l'écriture automatique a néanmoins été adopté par Prassinos. Par contre, refusant le côté « femme » de son personnage, l'écrivaine critique le comportement des hommes surréalistes envers elle. Quand la photo a été prise, la jeune écrivaine n'était qu'une pré-adolescente; une petite fille, plus proche de l'enfance que de la féminité. Par conséquent, il est évident que le côté « femme » du mythe paraissait inacceptable et forcé à Prassinos. À quatorze ans, elle ne se considérait pas comme une adulte possédant un grand pouvoir d'inspiration. Elle ne se percevait pas encore comme l'espoir d'une révolution et ne voyait pas en elle cette capacité infinie de création que lui prêtaient les surréalistes. Dans l'entrevue citée plus haut, Prassinos critique également le fait que les hommes surréalistes qui posaient sur la photo inaugurale du mythe ignoraient sa personnalité.

En fait, les hommes surréalistes qui croyaient à ce mythe ne voulaient pas admettre la vraie identité de Prassinos : leur préoccupation consistait à créer un symbole à partir d'elle. Dans *Un monde autre : l'enfance de ses représentations à son mythe*, Marie-José Chambart de Lauwe étudie les caractéristiques associées à l'enfant idéalisé. L'enfant idéal serait : authentique (non-socialisé et possédant un corps simple), présent (sans passé ni futur), libre (sans nom, sans identité), vrai et exigeant (en quête de vérité), capable de communiquer directement avec les êtres et les choses, secret et apparemment indifférent (ce qui lui viendrait de la sagesse)¹². Chambart de Lauwe développe les raisons et les dynamiques de l'idéalisation de l'enfance:

À l'origine écrivions-nous, il y eut une première vie humaine : un être pur, simple, vrai, non encore déformé par la société, inculte et sauvage, innocent parce qu'inconscient du bien, du mal, ignorant des préjugés et des lois, douées « d'autres » dons, ouverts à un « autre monde ». C'est

¹² Marie-José Chombart de Lauwe, *Un monde autre: l'enfance de ses représentations à son mythe*, (Paris : Payot, 1971), 11-41.

un Adam avant la faute. L'enfant reste le seul être proche de cette image originelle, il vient lui-même d'être créé, avec le primitif, demeuré lui aussi près de la source première. Pour cette raison sans doute, le véritable enfant ne peut grandir¹³.

À la lumière de cette explication, reconnaître la personnalité et l'identité réelles d'un enfant idéalisé et symbolisé ne serait-il pas inévitablement le laisser vivre et grandir? Aussi, il faudrait abandonner l'entreprise de la construction d'un symbole à partir d'une personne vivante. Rejeter l'identité réelle de Prassinos permet aux surréalistes de figer une image d'elle dans le temps et de la rendre éternelle. Ce processus s'avère nécessaire pour pouvoir la définir comme symbole. La nature et le rôle de cet idéal sont récapitulés ainsi par Gérard Legrand :

La mythologie de la femme-enfant se voit donc investi par Breton d'une portée révolutionnaire sur le plan de la psychologie et plus loin encore, puisqu'elle serait « seule capable de rédimmer cette époque sauvage »¹⁴.

Or, on peut se demander si Gisèle Prassinos représentait bien la « femme-enfant ». Comment son écriture participait-elle au mouvement surréaliste? Son esthétique n'entraînait-elle pas en conflit avec l'innocence qu'y voyaient les surréalistes?

3. La pratique surréaliste et l'écriture automatique de Prassinos

Comme il est mentionné auparavant, Prassinos affirme qu'elle n'accepte pas d'être un symbole. Toutefois, cette déclaration ne suffit pas pour l'exclure du mouvement, puisque ses premiers textes montrent des qualités surréalistes. Gisèle Prassinos est la seule femme retenue dans la première édition de *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton publiée en 1939. Dans cet ouvrage, Breton définit une

¹³ *Ibid.*, 56.

¹⁴ Gérard Legrand, « À propos de la “femme-enfant” : contribution à une typologie de la femme surréaliste », *Obliques*, no 14-15 (1977) : 12.

forme d'écriture singulière sous le nom de « l'humour noir » à partir des textes exemplaires de certains auteurs. Il y inclut également un des contes de la jeune écrivaine. De cette façon, il classe Prassinou parmi les fondateurs de la pratique de l'« humour noir ». Dans sa présentation, il introduit Prassinou comme « la reine Mab », « la petite vieille » et il la décrit ainsi :

Il sied encore de dresser sur l'horizon de l'humour noir ce que Dali a appelé “monument impérial à la femme-enfant”. [...] C'est la “jeune chimère” de Max Ernst, c'est l'écolière ambiguë que, sous le titre “l'écriture automatique”, présente une couverture de la révolution surréaliste¹⁵.

Il ajoute à cet éloge la force de l'écriture de Prassinou : « Le ton de Gisèle Prassinou est unique : tous les poètes en sont jaloux. Swift baisse les yeux, Sade referme sa bonbonnière¹⁶ ». L'authenticité de la voix de la jeune écrivaine est soulignée ici, puisque qu'elle constitue l'une des caractéristiques de l'humour noir. Thierry Aubert explique ce lien en soutenant l'importance de l'individualisme dans le courant surréaliste :

La pratique de l'humour met donc en œuvre un engagement de l'individu, impose la reconnaissance de ses ressources et participe ainsi au processus d'individualisation dont le surréalisme se veut un écho. [...] L'humour est pressenti comme une force vivifiante et constitutive de l'esprit et de l'homme moderne, qui accepte d'affronter ouvertement la mort¹⁷.

Les surréalistes posent la révolte contre la mort comme un devoir individuel dans le monde moderne; aussi, l'humour noir dans l'écriture devient l'aboutissement d'un affrontement surréaliste à l'absurde de la mort. Dans les pages suivantes de son ouvrage, Aubert traite les techniques de l'humour noir : la première est le procédé de condensation qui joue sur le double sens du mot et la deuxième est le procédé de déplacement qui

¹⁵ André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, (Paris : J.J. Pauvert, 1966), 431.

¹⁶ *Ibid.*, 432.

¹⁷ Thierry Aubert, *Le surréalisme et la mort*, (Paris : L'âge d'homme, 2001), 217.

prend le raisonnement logique en défaut¹⁸. Ces deux techniques trouvent souvent des exemples et des incarnations dans les contes fantastiques de Prassinos. Par exemple, le procédé de condensation joue un rôle important dans le conte « Trouver sans chercher » où l'enjeu principal se fait sur les deux sens du mot « voix »; une jeune fille qui possède « une pauvre voix d'homme » et qui désire gagner « une voix de femme » rencontre un homme qui souhaite échanger sa voix faible avec la sienne. L'homme dit à la jeune fille : « Je veux une voix ». Dans ce contexte, « la voix » est utilisée dans les deux sens du mot :

voix
nom féminin
(latin *vox, vocis*)

Faculté d'émettre des sons, en parlant de l'homme ; ensemble des sons produits par les vibrations périodiques des cordes vocales : *Reproduire la voix humaine.*

Expression vigoureuse d'une opinion, d'un sentiment : *Écouter la voix du peuple*¹⁹.

Ainsi, l'utilisation du double sens du mot « voix » occasionne une réflexion complexe sur l'identité sexuelle; biologique et intellectuelle.

Le procédé de déplacement indiqué par Aubert se présente également dans les contes de Prassinos. Dans « Une défense armée », cette méthode trouve un exemple représentatif : « Il dit que, bien qu'il eût les yeux jaunes, on ne pourrait pas lui dire que son chapeau était de velours²⁰ ». Le conte « Chevelure arrogante » illustre également la logique détournée ou l'absurde: « Ce devait être une petite fille, car j'entendis ses dents

¹⁸ La condensation et le déplacement sont empruntés à la pensée de Sigmund Freud sur le travail du rêve. Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, (Paris : Éditions Points, 2013), 320-351.

¹⁹ *Dictionnaire de français Larousse*, s.v. « Voix », consulté le 20 janvier 2014.
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/voix/82420>.

²⁰ Gisèle Prassinos, *Trouver sans chercher*, (Paris : Flammarion, 1976), 70.

casser le dessus d'une noix²¹». Une causalité paradoxale brouille les liens logiques de la raison et permet d'attaquer les croyances établies en défaisant le sens. Prassinos crée des liens irrationnels entre les idées et cette entreprise fait partie de l'humour noir. Un autre exemple nous permet d'illustrer cette idée : « Elle voulut se lever, afin d'anéantir cette vision horrible, mais la fenêtre se referma toute seule sans faire de bruit²²». Dans son article « L'absurde chez Gisèle Prassinos : comment minimiser le malheur? » Jacqueline Chenieux-Genron définit le phénomène ainsi : « Les conjonctions ou coordinations abondent, surabondent, pour meubler les vides logiques²³». Grâce à cette méthode, l'absurdité permet de disqualifier constamment le sens pour montrer l'inutilité de la raison à partir d'une esthétique qui joue sur l'illogisme et qui comporte des paradoxes.

En plus du travail qu'elle effectue par l'humour noir, la pratique de l'écriture automatique de Prassinos participe aussi au surréalisme. Dans le premier manifeste du surréalisme, sous le titre « Secrets de l'art magique surréaliste », André Breton explique la pratique de l'écriture automatique :

Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. [...] Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire²⁴.

Prassinos ne nie pas le lien de ses premiers textes avec l'écriture automatique du surréalisme :

²¹ Gisèle Prassinos, « Chevelure arrogante », *Les mots endormis, op. cit.*, 13.

²² Gisèle Prassinos, « La jeune fille persécutée », *Les mots endormis, op. cit.*, 15.

²³ Jacqueline Chenieux-Genron, « L'absurde chez Gisèle Prassinos : comment minimiser le malheur? », *Le surréalisme et le roman (1922-1950)*, (Lausanne : L'âge d'homme, 1983), 307.

²⁴ André Breton, *Manifestes du surréalisme, op. cit.*, 41.

C'était les lois du surréalisme qui me guidaient sans que je les connaisse. Sans doute me convenaient-elles parfaitement, elles m'étaient naturelles. Je ne cherchais ni insolence ni férocité. J'y courais inconsciemment, en riant moi-même de ce que je venais d'écrire et en me réjouissant de faire rire mes premiers lecteurs : père et frère²⁵.

Dans la préface de *Trouver sans chercher*, l'écrivaine fait allusion à une lâcher prise dans son entreprise d'écriture et à l'inconscient qui se manifeste ainsi :

Trouver quoi?
Enfin, la tête qui ne sait pas qu'elle sait, la voix libre et surprenante qui parle sans visage dans la nuit²⁶.

Prassinos a été reconnue par Breton comme «l'incarnation d'Alice II²⁷ » inspirée du conte merveilleux «Alice au pays des merveilles» de l'écrivain anglais Lewis Carroll. Selon Marie-Hélène Inglin-Routisseau dans son livre *Lewis Carroll dans l'imaginaire français : la nouvelle Alice*, «l'écolière en tablier noir et Alice 2 incarnent toutes deux l'écriture automatique des surréalistes²⁸ ». Néanmoins, cet argument génère un questionnement sur les liens entre l'écriture automatique et le mythe de la « femme-enfant » : cette méthode d'écriture suffit-elle à faire de Prassinos l'incarnation d'un tel mythe? Dans un ordre d'idées tout aussi éthiques, on pourrait se demander si l'écriture automatique permet à la jeune écrivaine de dévoiler les préoccupations liées à son âge et sa maturité? Dans *Le surréalisme et le rêve*, sous le titre « Psychogenèse de l'écriture automatique », Sarane Alexandrin étudie le lien entre l'écriture automatique et le surréalisme :

²⁵ Annie Richard, « Gisèle Prassinos, une artiste au-delà du clivage entre masculin et féminin », *loc. cit.*, 45.

²⁶ Gisèle Prassinos, *Trouver sans chercher*, *op. cit.*, 12.

²⁷ André Breton, « Dictionnaire abrégé du surréalisme », *Œuvres complètes*, (Paris : Gallimard, 1988), 835.

²⁸ Marie-Hélène Inglin-Routisseau, *Lewis Carroll dans l'imaginaire français : la nouvelle Alice*, (Paris : L'Harmattan, 2006), 328.

Le surréalisme s'est présenté dès son origine comme une méthode d'écriture spontanée et irrationnelle, révélant les dessous de l'esprit, et susceptible de diverses applications dans la vie pratique. Après une méthode d'expérimentations comparées, Breton rédigea ce libellé pour les dictionnaires futurs : "surréalisme, n.m. Automatisme psychique pur, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique et morale"²⁹.

Selon cette explication, l'écriture automatique est un exercice qui révèle l'esprit pur en le dépouillant du cheminement logique de la pensée et du contrôle de la raison tout en excluant les règles du monde extérieur. Elle vise un chemin vers l'intérieur de l'individu, au-delà de la réalité, dans la "surréalité". Prassinos écrit ses premiers textes automatiques et ne fait aucune correction à ses premiers jets. Par cette méthode, elle met en suspens la raison établie par les lois du monde extérieur et fait signe à un monde autre qui fonctionne selon les ordres surréels de l'imagination où résident des bribes d'histoires fantastiques. Autrement dit, Prassinos apparaît, à travers ses textes, dans un monde intérieur et inconnu qui est le sien et que le lecteur découvre.

4. Le conte fantastique chez Prassinos

Le genre littéraire des textes de Prassinos, le conte fantastique, offre un espace propice à l'écrivaine pour mettre en scène sa vraie identité d'écrivaine et de jeune fille. Tzvetan Todorov définit le fantastique ainsi : « Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel³⁰ ». De fait, le fantastique brouillant les frontières entre le réel et l'imaginaire,

²⁹ Sarane Alexandrin, *Le surréalisme et le rêve*, (Paris : Gallimard, 1974), 71.

³⁰ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, (Paris : Éditions du Seuil, 1970), 29.

ébranle les certitudes. Inspirés de la vie et des espaces quotidiens, mais loin des lois logiques du monde réel, les contes étranges de Prassinos suscitent certainement un sentiment de confusion chez le lecteur qui découvre des personnages inquiétants, étrangers à la logique : une jeune fille dévorée par le parasite qui a été déposé sur son crâne par son père, un homme qui rêve d'avoir une grande poupée morte, une chatte qui tue le boucher en quête d'une revanche, une mante qui mange ses maris puisqu'elle ne peut pas supporter la faiblesse physique, une nourrice qui détruit les enfants des parents qui les lui confient, les femmes pharmaciennes qui menacent la vie de leur client, etc. Les contes de l'écrivaine nous font passer dans un monde surnaturel imaginaire, guidé par des lois inconnues et étranges, mais loin d'être merveilleux. Toutefois, ni le genre littéraire des contes de Prassinos, ni le monde intérieur révélé par ceux-ci, ne sont merveilleux. Sur ce point, Christopher Carlier souligne la différence entre le conte merveilleux et fantastique dans sa définition :

Le conte fantastique est en somme un conte par dérision ou antiphrase : un conte d'où le merveilleux est absent ou dans lequel il est méconnaissable, un conte qui entretient avec le réel un rapport privilégié, un conte qui inquiète et finit mal. S'il se réfère — par le titre au moins — au genre du conte, il s'en démarque tant par la structure que par l'inspiration. Il s'agit d'un conte en fuite, qui dérouté le lecteur au lieu de l'enchanter³¹.

Contrairement au conte merveilleux qui vise l'enchantement de son lecteur, le conte fantastique provoque l'inquiétude et le sentiment d'étrangeté. Il laisse le lecteur confus et lui impose l'angoisse et l'hésitation, par les rapports ambigus qu'il entretient avec le réel. Sigmund Freud oppose le sentiment d'inquiétante étrangeté aux contes [dits « merveilleux »] dans son article « L'inquiétante étrangeté » :

³¹ Christophe Carlier, *La clef des contes*, (Paris : Ellipses, 1998), 30.

Dans le monde des contes, aucun sentiment ne doit être suscité, ni donc aucun sentiment d'étrangeté. Nous le comprenons et c'est d'ailleurs pourquoi nous fermons les yeux sur les occasions dans lesquelles cela pourrait se produire. Quant à la solitude, au silence et à l'obscurité, nous ne pouvons rien en dire, sinon que ce sont là effectivement les facteurs déterminants auxquels s'attache chez la plupart des humains une angoisse enfantine qui ne s'éteint jamais tout à fait³².

Quant à l'univers des contes de Prassinos, non seulement il ne suscite pas l'émerveillement, mais encore les personnages qu'il met en scène contrastent avec ceux des contes merveilleux : ils appartiennent à la classe moyenne plutôt qu'à l'aristocratie (princesse, prince, roi, reine...). La famille ordinaire y occupe un rôle prépondérant. Les histoires ont toujours lieu dans des espaces sinistres et sombres où la nuit et le froid dominant.

Prassinos s'oppose, à travers les personnages, les lieux et les histoires, au merveilleux. Irritée par la morale imposée de celui-ci, elle le ridiculise et l'attaque constamment. Par exemple, dans le conte « Drame d'eau »³³, elle reprend le fameux conte merveilleux *Le crapaud et la princesse*, le réécrit et recrée sa version en détournant la morale: le crapaud séduit la princesse avec son ventre ; sadique, il la dévore. Ainsi, Prassinos se sert d'un conte merveilleux pour enfants et le transforme en un conte fantastique pour adultes. Liés à cette entreprise de déconstruction de la morale, les contes de Prassinos ne conviennent pas à l'idée que l'on se fait des jeunes lecteurs bien qu'ils aient été créés par une fille de quatorze ans. Aucun personnage de ces histoires ne réagit selon les lois morales. Encore une fois, Prassinos ne se conforme pas au mythe d'une certaine innocence qui lui est attribuée :

³² Sigmund Freud, *Das Unheimliche ; und andere Texte. L'inquiétante étrangeté ; et autres textes*, (Paris : Gallimard, 2001), 139.

³³ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis, op. cit.*, 36.

Mais elle était déjà la victime d'un malentendu : c'était aux pouvoirs de l'enfance qu'on rendait aussi hommage à travers son aventure singulière, et on la repoussait, elle qui avait quinze ans (comme ses contemporains de 1935, mais avec une admiration plus redoutable), vers l'âge sans âge de l'émerveillement enfantin³⁴.

Prassinos rejette l'infantilisation. Ses thèmes ne sont jamais proches des préoccupations que l'on attribue à l'enfant; l'adultère, la jouissance sexuelle, le sadomasochisme, la zoophilie et le sexe oral se manifestent dans ses contes. De plus, les personnages prennent une position narcissique et présentent une indifférence devant des situations violentes et immorales. Surtout, les femmes de ses contes ne se conforment pas aux attitudes que prennent celles que l'on retrouve dans les contes merveilleux : elles ne sont pas préoccupées par l'émerveillement ni par la séduction. Loin d'être pacifiques, elles sont guerrières. D'une beauté grotesque et bizarre, les jeunes filles embrassent les tragédies avec maturité. Dotées d'un fort caractère, elles sont capables de grandes aventures. Les personnages féminins de Prassinos sont les produits d'une vaste imagination et d'une variété intéressante : elles sont adeptes d'occultisme, elles rêvent d'être mères de famille ou elles fêtent leur solitude. Les personnages féminins se font amis des animaux et leur corps peut être habité par une bête, comme dans le cas du conte "Véra dit" :

J'ai un coq dans les entrailles. Sa voix s'épanche et s'aplatit avec délice jusqu'à toucher la pointe de mon cœur. [...] Je sens que la bête se meurt. Je pense un moment à la joie d'être débarrassée de sa présence, mais à bien réfléchir, je ne lui veux point de mal, je l'aime et ferai ce qu'il faut pour lui sauver la vie³⁵.

Bref, Prassinos dévoile un monde bien opposé à celui qui a été souhaité et construit à travers le mythe de la "femme-enfant". Grâce à la pratique de la méthode

³⁴ Jacqueline Chenieux-Genron, « Gisèle Prassinos disqualifiée disqualifiante », *Obliques*, no 14-15 (1977) : 215.

³⁵ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis, op.cit.*, 64.

surréaliste, l'écriture automatique, la jeune écrivaine arrive à un genre littéraire, le conte fantastique, qui lui permet d'exprimer une vraie identité littéraire à travers un univers imaginaire. Ce monde magique, qui surgit grâce à l'écriture expérimentale, fonctionne comme un lieu intime et sécuritaire pour que la jeune écrivaine se découvre elle-même. Autrement dit, Prassinos refuse d'être immortelle et idéalisée à travers ses contes; elle revendique une personnalité, une mortalité et une humanité. Elle dépasse les limites de la définition du mythe. Ni femme ni enfant, elle adopte la voix asexuée de l'imagination humaine. Dans l'une des entrevues réalisées avec elle, elle l'affirme clairement :

Je n'approuve pas les femmes trop féminines, qui se font valoir en tant que femmes. C'est la même chose pour certains hommes, quand ils affichent leur sexe, leurs muscles, leur manière de marcher avec les jambes écartées. [...] Mes personnages, en littérature, sont tous asexués parce qu'humains. Les hommes sentent, les femmes sentent, les uns et les autres souffrent³⁶.

Prassinos accentue l'humanité de ses personnages. Elle les catégorise comme "humains asexués". Elle se positionne dans cette catégorie tout en refusant la place que les surréalistes lui ont accordée.

³⁶ Annie Richard, « Gisèle Prassinos, une artiste au-delà du clivage entre masculin et féminin », *loc.cit.*, 48.

B. LE MONDE DE LA JEUNE ÉCRIVAINNE DANS LES CONTES FANTASTIQUES

1. Les thèmes de ses contes

Comment Prassinos dévoile-t-elle, dans ses contes, un univers riche et surprenant? En quoi y voit-on les préoccupations d'une adolescente plutôt que celles d'un fétiche idéalisé, mythifié et divinisé? Comment son univers révélé détourne-t-il le mythe lié à son nom? Que racontent ses contes à propos d'elle-même? Une lecture attentive des premiers contes fantastiques de Prassinos, se situant dans les deux ouvrages, *Trouver sans chercher* (1976) et *Les mots endormis* (1967), révèle les vraies préoccupations et l'univers mystérieux de la jeune écrivaine, qui fonctionne avec les lois de l'imagination, indépendamment du mythe de la « femme-enfant ».

Du point de vue thématique, la mort parcourt tous les contes de Prassinos. Les personnages des histoires sont souvent frappés par des fins inhabituelles et marquantes : une petite fille est dévorée lentement par un ver qui loge sur son crâne, ou un scaphandrier est avalé par une grande fleur marine et carnivore. Surtout dans le conte « Une belle famille³⁷ » où la biographie d'une famille se fait, tous les frères et la sœur de la narratrice meurent, laissant cette dernière et sa mère seules au monde. La mort s'impose presque comme un membre de la famille, en accordant un sens ironique au titre du conte. Loin d'être un phénomène indésirable, effrayant ou à éviter, la mort ajoute souvent un aspect prodigieux à l'histoire des personnages. En effet, il est légitime de supposer que ces fins donnent un sens aux vécus de ceux-ci. Accorder un rôle clé à la mort, et souligner son importance dans le déroulement des événements, montre bien l'intérêt que porte la jeune écrivaine à la finitude de la vie. Prassinos n'ignore pas la

³⁷ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, op. cit., 58.

mort; elle l'accepte et elle l'accueille sans réticence. Contrairement à l'éternité à laquelle la relègue l'image de la « femme-enfant » qui ne grandit pas aux yeux des surréalistes, Prassinos est consciente de la fin de la vie. À cet égard, l'importance de l'immortalité, qui est une des qualités majeures attribuées à la « femme-enfant », ne convient pas à l'univers de la jeune écrivaine. À travers ses histoires, Prassinos valorise la mort plus que l'immortalité. Elle ne s'intéresse donc pas au pouvoir divin, puisque celui-ci n'est pas mis en scène autant que la mort l'est dans ses thèmes.

Dans les contes de Prassinos, le pouvoir est repensé. Le rapport des personnages à ce pouvoir autre contribue au caractère fantastique des histoires. Comme dans les contes traditionnels, les acteurs des récits vivent des conflits et se battent pour réaliser leur objectif. Toutefois, les obstacles auxquels les personnages se heurtent sur leur chemin et les épreuves qu'ils surmontent peuvent difficilement être considérés comme de vrais empêchements dans l'accomplissement de leur projet. Par exemple, un boulanger est assassiné par une fourchette d'une chatte quand il bondit sur elle avec un couteau à la main afin de la tuer, un scaphandrier jette à la mer une toute petite perle noire qu'il découvre dans sa narine, de peur que celle-ci cause un incendie à bord du bateau (parce qu'il la voit comme du charbon) ou encore une jeune fille occultiste prend des précautions la nuit parce qu'elle a peur d'être réveillée par un papillon qu'elle avait vu le matin. Exercer une force démesurée sur un obstacle mineur pour régler le problème qui surgit est une pratique récurrente dans l'œuvre de Prassinos. On la retrouve dans l'histoire de « La mante³⁸ » : considérant insupportable la faiblesse physique, une mante résout son problème en dévorant ses maris dès qu'ils tombent malades. Dans toutes ces histoires, les obstacles devenant ridicules, l'usage du pouvoir perd son sens. À travers cet

³⁸ *Ibid.*, 95.

univers basé sur des dynamiques étranges, Prassinos attire l'attention sur l'importance accordée à tort au pouvoir, et elle n'hésite pas à ridiculiser le rôle de celui-ci. On voit aussi que, contrairement aux surréalistes qui désirent que la femme-enfant exerce sa puissance contre la tyrannie des hommes, Prassinos refuse totalement l'idée du pouvoir à travers les actes de ses personnages.

Ainsi, la hiérarchie entre les sexes devient une notion absurde dans le contexte d'un pouvoir remis en question. Dans certains contes, les femmes acceptent la mort, la torture, les abus excessifs de l'homme. Dans « Venda et le parasite³⁹ », Venda et sa mère subissent la tyrannie du père qui met un ver parasite sur le cerveau de sa fille dès sa naissance. Ce ver dévore chaque jour un morceau du cerveau de Venda et le père ne donne pas à son enfant la permission de tuer son persécuteur. La mère et Venda choisissent de se résigner. Finalement, la mère meurt et Venda subit le même destin, son corps dévoré par le ver. Dans d'autres contes, les femmes sont fortes et exercent une violence sur les faibles. Dans « J'étais nourrice⁴⁰ », on lit l'histoire d'une nourrice qui tue les enfants. Le conte « La pharmacie⁴¹ » raconte l'histoire de trois femmes pharmaciennes qui torturent un homme malade. « En effet, elle [Prassinos] ne souscrit nulle part à une politique des sexes qui ferait du sexe féminin le groupe dominé et du sexe masculin le groupe dominant⁴² ». Dans son univers, le pouvoir n'est pas à conquérir; il est insignifiant, aléatoire et arbitraire. C'est ainsi qu'elle rejette la puissance symbolique que lui accordent les piliers du surréalisme.

³⁹ Gisèle Prassinos, *Trouver sans chercher*, op. cit., 180.

⁴⁰ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, op. cit., 111.

⁴¹ *Ibid.*, 113.

⁴² Madeleine Cottenet-Hage, *Gisèle Prassinos, ou, le désir du lieu intime*, (Paris : J. -M. Place, 1988), 13.

L'univers dévoilé de Prassinos à travers ses histoires montre que la jeune écrivaine médite sur plusieurs thèmes. La méthode expérimentale qu'elle pratique lui permet de rester constamment dans un état de questionnement. Loin d'arriver à des conclusions éclairantes, Prassinos préfère créer d'autres questions, rester dans l'inconnu et continuer à traiter librement de sujets parfois considérés comme tabous dans la société. Son objectif ne consiste pas à arriver à une décision sur un thème quelconque; n'étant jamais sûre de la vérité des réalités établies, Prassinos n'hésite pas à montrer sa confusion à travers l'univers construit dans son œuvre. Le désordre d'esprit chez la jeune écrivaine est plus évident si l'on considère l'abondance des contrastes qui domine les contes. Presque chaque histoire des premiers écrits issus de la pratique de l'écriture automatique est construite à partir d'un collage. Celui-ci est réalisé grâce à la juxtaposition de contrastes, comme on peut le voir dans le titre d'un des contes intitulé; « Journoir⁴³ ». Par ailleurs, le conte « La naissance⁴⁴ » raconte l'histoire d'une femme qui naît d'une destruction causée par un homme. Cette histoire commence par le titre « la naissance » et finit paradoxalement par le mot « détruire ». Le conte « Une belle famille⁴⁵ » fait le portrait tragique d'une famille défaits par des morts successives contrairement à son titre qui présuppose une lecture différente. Ces contrastes se succédant les uns aux autres dévoilent un monde instable où l'expérimentation est importante pour la quête de soi. De toute évidence, cet univers n'aspire pas à la sagesse qui est acquise par une connaissance solide ou la force devant la tyrannie de l'homme.

⁴³ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, op.cit., 8.

⁴⁴ *Ibid.*, 17.

⁴⁵ *Ibid.*, 58.

2. La recherche de l'identité à travers l'écriture

Guidée par des besoins et des préoccupations adolescentes, Prassinós entreprend une exploration profonde d'elle-même qui comprend deux volets : l'identité sociale et l'identité féminine. En ce qui concerne la quête de l'identité sociale, il est important de souligner que la plupart des protagonistes des contes ne possèdent pas de prénom; ils sont vidés d'une identité assignée et c'est leur appartenance à des catégories d'âge et de sexe qui contribuent au déroulement des histoires. On voit une petite fille, un petit enfant, un garçon, un vieillard, un homme ou une femme. Les personnages sont reconnaissables par leur métier qui déterminent leur fonction dans la société; on découvre le scaphandrier, la nourrice, le tailleur, le bureaucrate, la servante, le gouverneur, le cocher, le soldat, le pêcheur, le boucher, le palefrenier, le général, le chirurgien, le liftier, le capitaine, le cordonnier, le chaudronnier, le savetier, le ferblantier, le cabaretier, etc. La famille et les rôles que les membres assument pour le fonctionnement de celle-ci occupent une place importante dans les histoires; la mère, le père, la fille, le garçon, la sœur, le mari de la sœur, le fils, le frère, etc. Les opinions et les sentiments des personnages restent souvent inconnus et il est souvent impossible de saisir les motifs de leurs actions : Prassinós ne s'intéresse ni à l'intériorité d'être ni à la logique. La narration adopte un regard extérieur ou elle choisit une position de « voyeur ». Le conteur ou la conteuse observe les protagonistes du balcon (« Vision tortueuse⁴⁶ »), à travers la fenêtre (« L'arbre aux trois branches⁴⁷ ») et les distingue parfois difficilement. La vue domine les histoires. Le narrateur « voit » et parfois déclare son voyeurisme ouvertement comme dans le conte

⁴⁶ *Ibid.*, 10.

⁴⁷ *Ibid.*, 11.

« Le moine » : « De mon coin, je l'épiais [le moine] feignant de détacher une ficelle suspendue à mes doigts⁴⁸ ». Aussi, beaucoup de détails descriptifs se succèdent dans les histoires, et l'on peut même avancer que certains contes ne sont que des longues descriptions comme c'est le cas pour « L'île fonguéternelle » :

Cette île est située entre le Cotentin du nord et l'endroit où le Nil fait son premier coude. Elle est de forme octogonale et très végétarienne mais il n'y a aucune culture. Elle est entourée, au centre, par une double grappe de colombes et c'est pour cette raison que les visiteurs sont dans l'obligation de la traverser à motocyclette. L'entrée de l'île se distingue par le thorax féminin d'un merle placé sous la première couche de granit⁴⁹.

Parallèlement, le regard s'installe entre les personnages et joue un rôle important dans les liens. Dans « jumeaux perfectionnés » l'enjeu du regard compose l'histoire principale :

Il y avait dans une chambre un enfant qui en regardait un autre. [...] Il y avait déjà très longtemps qu'ils se regardaient. Un homme qui était passé la veille les avait vus dans la même position. Ils ne bougeaient pas. Seulement, de temps en temps, le bec de second enfant se décollait et venait se placer sur la bouche de l'autre. [...] Ce jour-là, l'homme de la veille ne passa pas. Les enfants ne changèrent pas de place et la nuit arriva. Quand les volets furent clos, on entendit un grincement de chaise prolongé, bientôt suivi d'un autre grincement semblable. On vit deux formes blanches aller à la rencontre l'une de l'autre, s'accrocher l'une à l'autre, tomber...[...] Lorsque le jour vint et que l'homme passa, les enfants se regardaient toujours. Mais, cette fois, il fit semblant de ne pas les voir⁵⁰.

Ce conte court et descriptif montre une intimité silencieuse et étrange qui passe par le regard partagé entre quatre personnes : les jumeaux qui se regardent, l'homme qui les observe, le conteur qui les voit et le lecteur qui lit l'histoire. Malgré la curiosité que suscite l'autre, les personnages des contes de Prassinos n'arrivent pas à créer de vraies

⁴⁸ Gisèle Prassinos, *Trouver sans chercher*, *op.cit.*, 163.

⁴⁹ *Ibid.*, 38.

⁵⁰ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, *op.cit.*, 26.

relations et des rapprochements entre les êtres. Même s'ils se rencontrent souvent dans des lieux étroits et se retrouvent dans une proximité physique, ils sont incapables d'établir un véritable contact. Les conversations inefficaces et l'incompréhension des personnages se succèdent ainsi:

UNE CONVERSATION

[...]

L'homme est assis sur un coussin blanc orné de dessins vert. Le cheval sur l'homme.

L'HOMME. – Avons-nous méprisé le diamant vert?

LE CHEVAL. – Je crois que par la loi, nous avons dû le faire. La loi étant diminuée, mon esprit demande la réduction des bougies.

L'HOMME. – Rappelle-toi, cachet, que l'homme n'a pas le droit de satisfaire les employés et que même le téléphone refuse de payer les impôts.

LE CHEVAL. – Comprendre, c'est diminuer⁵¹.

Le besoin de « rencontrer » l'autre étant insatisfait, des liens problématiques résultent des relations interpersonnelles. Entre les personnages, l'agressivité et la violence prennent la place du manque de communication; les êtres se torturent, s'étouffent, se dévorent, s'emprisonnent, se rejettent, se vengent, se laissent mourir, se blessent, s'humilient, se harcèlent et se détruisent. En fin de compte, toute cette brutalité ne découle-t-elle pas d'un grand besoin inassouvi de s'exprimer et d'entretenir l'échange avec l'autre?

Accompagné de solitude, le manque de communication s'impose dans les écrits de la jeune écrivaine et apparaît à travers les comportements menaçants des personnages qui souffrent de l'isolement et du détachement engendrés par des rapprochements ratés. Cette souffrance les oblige à se soulager de différentes façons. La recherche de lieux qui évoquent un confort fait partie des moyens de consolation des protagonistes. Beaucoup de contes proposent une narration qui s'installe dans des lieux intimes : la chambre

⁵¹ Gisèle Prassinós, *Trouver sans chercher*, op.cit., 30.

(« Drame d'eau », « Jumeaux perfectionnés », « J'ai une esclave », « Le sourire », « La soupe est prête »), la maison (« Suite de membres », « Désagrément », « Beauté primitive »), le lit (« La jeune fille persécutée »), la pièce (« Chevelure arrogante », « Une chute de rêves »), la hutte (« Lotion capillaire »), le cabinet de toilette (« Quand le bruit travaille »), etc. Les lieux sont moins souvent publics: on retrouve certes des espaces comme le balcon (« Vision tortueuse »), le tribunal (« L'adultère »), la gare, le métro ou les trains (« Les palefreniers du roi », « L'armurier de bordeaux », « Le jeu »), la pharmacie (« La pharmacie »), l'autobus (« Resquillage »), l'épicerie (« Une défense armée », « Bloc »), la rue (« Le spectre de chateaubriand », « Le gros chèque ») et l'école (« Éducation femelle »), mais en règle générale, l'intime des espaces est privilégié. La plupart des lieux sont étroits et simples, marquant aussi une recherche de l'intimité dans la vie quotidienne par le décor. L'obscurité et le brouillard dans lesquels les aventures ont généralement lieu créent une atmosphère étrange. Les espaces noirs et obscurs de la vie quotidienne attirent les personnages de Prassin.

Prassin, par ces lieux intimes et fermés, crée pour elle et ses personnages un univers-refuge que l'écriture automatique lui révèle. Autrement dit, Prassin essaie de se bâtir une place idéale construite par les mots, un abri pour se découvrir en toute liberté. Elle trouve ainsi la sécurité dont elle a besoin pour elle et ses personnages loin du regard des surréalistes.

Le besoin d'intimité se manifeste aussi à travers des procédés plus sophistiqués. Par exemple, les événements qui suscitent le dégoût chez le lecteur se répètent au long des contes : On mange les yeux de la sangsue avec de la brioche (« Porcelaine »), l'homme devient salé après une performance de sexe oral (« L'adultère »), le nègre vomit

du poisson dans un tablier (« Une belle famille »), le cerveau de Venda est mangé lentement par un ver qui remplissait les plaies par sa salive collante (« Venda et le parasite »), la vue de la tête sanglante du moine est alléchante pour la narratrice (« Le moine »), un bébé est dévoré par les rats du métro (« Le jeu ») etc. Une telle fascination pour le dégoûtant pourrait sembler difficile à comprendre chez Prassinós. Pourtant, cet intérêt vient de la recherche de l'intimité chez la jeune écrivaine. Ne parvient-elle pas ainsi à tenir son lecteur à distance? À lui imposer un espace où il a du mal à se plonger dans le récit? Ne crée-t-elle pas ainsi une histoire où la répulsion force le lecteur à ne pas s'immerger dans la narration? De cette manière, la jeune écrivaine réussit à garder une distance optimale entre le lecteur et elle-même; elle positionne son lecteur dans un lien abject qui donne à l'écriture et à l'écrivaine un sentiment de protection, à l'abri du regard des autres; non seulement celui des surréalistes, mais aussi celui des lecteurs.

La jeune écrivaine ne relit pas ses textes après ses séances d'écriture automatique. Une relecture rendrait ses écrits plus facilement accessibles à l'autre. Elle dérouté le lecteur en creusant un fossé qu'elle établit entre le titre et l'histoire, elle éveille le dégoût du lecteur, et elle joue avec l'horizon d'attente de celui-ci.

En effet, Prassinós joue avec la déception de lecteur. La violence qui traverse ses écrits n'occupe pas seulement les histoires des personnages, mais préside aussi à la relation de la jeune écrivaine avec ses lecteurs. Dans les contes, les personnages réagissent selon un mécanisme de pensée inconnu. Les actions inattendues se succèdent les unes aux autres et dans ce déroulement étrange, l'absence d'une narration conventionnelle ne facilite pas la lecture. Le lecteur est conduit dans un univers inquiétant, et y est laissé sans outil logique pour l'aider à saisir ce monde. Les liens de

cause à effet entre les événements sont problématiques comme cela a été déjà mentionné. Par exemple, les marqueurs de relations qui doivent normalement indiquer les rapports logiques entre les éléments du discours ne fonctionnent pas. Ils perdent alors leur utilité malgré leur usage nombreux : « Ce devait être une petite fille, car j’entendis ses dents casser le dessus d’une noix⁵² ». Cette façon de jouer avec les lois de la logique, comme on l’a vu, participe à « l’humour noir », et bloque la compréhension logique de l’univers des contes. Cette fausse causalité qui déroute le lecteur par des ruptures et des discontinuités, ne manifeste-t-elle pas une forme de communication interrompue entre le lecteur et l’auteure? Une véritable violence est ainsi exercée sur le lecteur.

Toutefois, l’hermétisme que crée l’usage détourné des appuis logiques joue un rôle important dans les contes de Prassinos : il participe à la quête d’identité par l’écriture. Dans une de ses entrevues, Prassinos raconte comment elle préfère l’intimité :

Je n’aime pas l’impudeur, morale et physique ; je n’ai jamais vu ma tante nue. J’ai vu une seule fois Mario [son frère, Mario Prassinos], tout petit, et j’ai dit : « il a un crayon ». Le corps, c’est personnel, secret, il ne permet pas l’étalage⁵³.

L’écriture automatique rend visible un monde intérieur et caché, pourtant l’absence de logique permet à Prassinos de conserver sa pudeur. La jeune écrivaine utilise son droit de s’exprimer, mais en tenant le lecteur à distance et en gardant précieusement son intimité à laquelle elle accorde beaucoup d’importance. Cette méthode d’écriture fournit certainement un confort intellectuel à une jeune fille, lui permettant de traiter les sujets qui la préoccupent, comme son identité féminine en voie de formation. C’est pourquoi d’ailleurs plusieurs de ses contes mettent en scène des personnages à l’identité féminine ;

⁵² Gisèle Prassinos, *Les mots endormis*, *op.cit.*, 13.

⁵³ Annie Richard, «Gisèle Prassinos, une artiste au-delà du clivage entre masculin et féminin», *loc.cit.*, 49.

une petite fille, une femme ou une femme-animal: « Le gros chèque », « Une belle famille », « Drame d'eau », « Deux mendiants », « La jeune fille persécutée », « Chevelure arrogante », « Venda et le parasite », « Description d'une noce », « Une défense armée », etc. Prassinos se questionne également sur les relations entre les hommes et les femmes dans « La naissance », « L'arbre aux trois branches », « L'adultère », « La mante » et particulièrement, dans le conte qui donne le titre à son ouvrage, « Trouver sans chercher ». L'identité des sexes et la posture de la société sur ce sujet sont questionnées. Dans « Pépi et l'incertitude ⁵⁴ », la tragédie de l'ambiguïté sexuelle est abordée. Pépi, un enfant sans identité sexuelle doit choisir un métier qui ne demande pas de sexe précis. Il aime le riz, donc il commence à travailler dans un magasin de riz qui est ouvert par son père. Malheureusement, il perd la vie à cause de la surcharge de travail. Trouver le bon travail qui convient au sexe de l'individu devient un sujet important pour certains personnages. C'est ainsi que Prassinos articule dans ses contes l'identité sexuelle au social.

3. Un corps en fragmentation : le rejet de la « femme-enfant »

Le corps intime en transformation fait également l'objet de la quête de Prassinos. Le corps est souvent aliéné et incontrôlable dans ses contes; il se retrouve pris dans le mouvement chaotique de ses membres qui sont autonomes et qui agissent indépendamment les uns des autres. L'histoire de « Vision tortueuse ⁵⁵ » raconte une femme qui s'ouvre longitudinalement sur son balcon. Deux cœurs collés, fumants et

⁵⁴ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis, op.cit.*, 70.

⁵⁵ *Ibid.*, 10.

pleins de convulsions s'échappent d'elle. Encore dans « Deux mendiants⁵⁶ », une petite fille tombe toute molle à cause de ses nerfs qui « cassent ». La fragmentation du corps empêche une vision totale et unifiante. Les morceaux juxtaposés opèrent séparément, privés d'une mécanique unique. Par exemple, « L'index fou » est l'histoire de la perte de contrôle d'un index qui mutile finalement sa narratrice : « mécanisé, emballé, il [l'index] exécute sa petite danse en profondeur, déchirant muscles, nerfs et vaisseaux, buvant du sang⁵⁷ ». Le contrôle des parties du corps devenant impossible, le désordre corporel cause des conflits et il exerce une violence sur le corps. Cette autonomie des membres provoque l'angoisse chez le lecteur. Sigmund Freud a montré « l'inquiétante étrangeté » qui se manifeste dans ce phénomène :

Des membres séparés, une tête coupée, une main détachée, du bras comme dans un conte de Hauff, des pieds qui dansent tout seuls comme dans le livre déjà mentionné d'A. Schaeffer, recèlent un extraordinaire potentiel d'inquiétante, étrangeté, surtout lorsque, comme dans le dernier exemple, il leur a accordé par-dessus le marché une activité autonome. Nous savons déjà que cette inquiétante étrangeté-là découle de la proximité de castration⁵⁸.

Dans ces circonstances, n'est-il pas possible de suggérer que la jeune écrivaine est consciente des changements corporels que sa puberté lui apporte? La métamorphose du corps et le sentiment d'étrangeté vis-à-vis de ces phénomènes ne peuvent que préoccuper la jeune écrivaine, adolescente. Le corps étrange, méconnaissable et incontrôlable, ne devient-il pas objet d'angoisse? À travers ses histoires, Prassinou transpose la métamorphose du corps pour pouvoir bien comprendre la nature de ses transformations.

⁵⁶ *Ibid.*, 32.

⁵⁷ *Ibid.*, 84.

⁵⁸ Sigmund Freud, *Das Unheimliche ; und andere Texte. L'inquiétante étrangeté ; et autres textes*, (Paris : Gallimard, 2001), 109.

L'hybridation des espèces fait partie des expériences du corps en changement dans les contes de Prassinos. Le comportement impulsif des personnages devant les événements permet de faire un rapprochement entre les animaux et les humains. Les animaux peuplent les histoires de Prassinos : le chien, le papillon, le cerf, l'araignée, le crapaud, le coquillage, l'oiseau, le coq, la chatte, le renard, le putois, la mante, le corbeau, la poule, la pieuvre, le cheval et la sauterelle. Les bêtes se comportent comme des humains et elles sont toujours en interaction avec ceux-ci, de telle sorte qu'elles forment parfois des hybrides menaçants comme l'est l'insecte-femme du conte « Le gros chèque⁵⁹ », qui capture et torture les passagers. Dans « Description d'une noce », l'hybridation se complexifie ainsi :

Elle est très grande et son voile ne lui arrive qu'à la taille. Elle a une énorme tête ronde munie d'une superbe pomme de terre qui fait office de nez. Ses yeux sont des noix percées d'où sortent des mines de crayons rouges. Elle a une bouche très bleue et une rangée de dents noires et pâteuses. Comme elle est nue, on peut voir son corps parsemé de grosseurs en laine et son nombril d'où pend un petit pissenlit fleuri. Ses courtes jambes ne sont pas terminées par des pieds mais par des sabots de vache. Dans l'ensemble, elle fait l'effet d'une colombe blessée⁶⁰.

Prassinos décrit les noces d'une femme-vache, composée de plantes, légumes et fruits; une pomme de terre, deux noix et un pissenlit. Ainsi les métamorphoses du corps gagnent d'autres dimensions par des recherches plus libres qui découlent de l'imagination. De cette manière, il est possible de penser que la métamorphose d'un corps soumis à la puberté soit symbolisée et appropriée par la jeune écrivaine, à travers un imaginaire de l'hybride.

⁵⁹ Gisèle Prassinos, *Les mots endormis, op. cit.*, 81.

⁶⁰ Gisèle Prassinos, *Trouver sans chercher, op.cit.*, 35.

CONCLUSION

Tout bien considéré, Gisèle Prassinos dépasse les limites du mythe de la « femme-enfant » grâce à ses premiers écrits surréalistes. La légendaire photo qui la montre en train de lire un de ses poèmes devant les hommes, fixée par des regards observateurs, ne reste qu'un document historique pour illustrer le désir de fonder et de réaliser un mythe. De l'analyse des contes fantastiques de la jeune écrivaine découle un univers surprenant, bouleversant, inquiétant et un questionnement continu sur la vie et la mort qui diffère bien de celui attribué à la femme-enfant, divine, sage, idéale et inspiratrice éternelle.

Prassinos tient à protéger son intimité grâce à l'hermétisme de son œuvre. Toutefois, elle n'hésite pas à dévoiler ses préoccupations adolescentes comme le corps et sa transformation, l'identité sexuelle et sociale, le rôle du pouvoir et de la raison, la cruauté, la violence, la famille, les femmes, la relation entre les sexes, la solitude, l'incertitude, le désir de s'exprimer, le besoin de communiquer avec l'autre et soi-même. Le ludisme textuel, l'utilisation du conte comme genre mineur et enfantin et l'adolescence peuvent encourager les surréalistes et les commentateurs du mouvement à voir en Prassinos une écrivaine enfant. Toutefois, il ne nous semble pas pertinent d'infantiliser la démarche littéraire de la jeune écrivaine surréaliste et de confiner son écriture à une représentation de la « femme-enfant ».

Il faut relire Prassinos et voir la singularité de ses écrits, non pas comme une simple application enfantine, authentique de l'esthétique surréaliste, mais un dialogue avec celle-ci. Avant tout, Prassinos se sert de l'écriture comme d'un instrument pour plonger dans une intériorité personnelle et rencontrer des angoisses profondes, tout en gardant une distance avec le lecteur, lui imposant ainsi une nouvelle méthode de lecture

peu conventionnelle. Par son travail, Prassinos se libère du mythe de la « femme-enfant ». Elle refuse toute identité figée et tout pouvoir, excepté celui de l'imagination infinie qui, lui, est libérateur. Elle détruit le mythe des hommes surréalistes qui prend vie avec elle, pour bâtir le sien, celui de l'imagination universelle. Il faut donc relire Prassinos et tenter de voir en quoi elle n'est pas seulement la « femme-enfant » des surréalistes, mais une surréaliste à part entière qui contribue à redéfinir le mouvement en écrivant son propre mythe.

BIBLIOGRAPHIE

Contes choisis de Gisèle Prassinos:

« Le gros chèque », « La mante », « J'étais nourrice », « La pharmacie », « Vision tortueuse », « Journoir », « Chevelure arrogante », « Jumeaux perfectionnés », « Le feu manique », « Suite de membres », « Une conversation », « La jeune fille persécutée », « La naissance », « Deux mendiants », « L'arbre aux trois branches », « Drame d'eau », « L'adultère », « Trouver sans chercher », « Une belle famille », « La revanche », « L'index fou ».

Prassinos, Gisèle. *Les mots endormis*. Paris : Flammarion, 1967.

« Bloc », « Paroles désabusées », « La suite des âges », « Un acacia dangereux », « Le désir », « Désagrément », « Description d'une noce », « La soupe est prête », « Une défense armée », « Vanda et le parasite », « Le scaphandrier qu'on enchanté », « L'île fonguéternelle », « Pépi et l'incertitude ».

Prassinos, Gisèle. *Trouver sans chercher*. Paris : Flammarion, 1976.

Théorie du fantastique :

Carlier, Christophe. *La clef des contes*. Paris : Ellipses, 1998.

Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Éditions du Seuil, 1970.

L'humour noir :

Aubert, Thierry. *Le surréalisme et la mort*. Paris : L'âge d'homme, 2001.

Breton, André. *Anthologie de l'humour noir*, Paris : J.J. Pauvert, 1966.

Graulle, Christophe. *André Breton et l'humour noir : une révolte supérieure de l'esprit*. Paris : L'Harmattan, 2000.

Rosello, Mireille. « "Suite de membres" de Gisèle Prassinos : comment mettre en boîte la liberté et le public ». *Jeu surréaliste et humour noir*, no 1 (1993) : 67-84.

Rubin Suleiman, Susan. « L'humour noir des femmes ». *La Femme s'entête: la part du féminin dans le surréalisme*, (1998) : 41-52.

Le mythe de la femme-enfant dans le surréalisme:

Blancard, Marie. « *Les spectacles intérieurs de Leonora Carrington, Frida Kahlo, Gisèle Prassinos, Dorothea Tanning et Unica Zürn. Dialogue entre écriture et arts plastiques* ». Thèse de doctorat. Université de Cergy-Pontoise, 2006.
<http://biblioweb.u-cergy.fr/theses/06CERG0296.pdf>.

Breton, André. *Arcane 17*. Paris : Biro éditeur, 2008.

Chombart de Lauwe, Marie-José. *Un monde autre: l'enfance de ses représentations à son mythe*. Paris : Payot, 1971.

Colville, Georgiana. « Filles d'Hélène, sœurs d'Alice : mythes de la femme surréaliste, mis(e) à nu par elle-même ». *Pensée mythique et surréalisme*, no 7 (1996) : 245-262.

Conley, Katharine. *Automatic Woman: the Representation of Woman in Surrealism*. London: The University of Nebraska Press, 1996.

Lavergne, Philippe. *André Breton et le mythe*. Paris : Corti, 1985.

Inglin-Routisseau, Marie-Hélène. *Lewis Carroll dans l'imaginaire français : la nouvelle Alice*. Paris : L'Harmattan, 2006.

Jung, Carl Gustav. « *Introduction à l'essence de la mythologie : l'enfant divin, la jeune fille divine* ». Paris : Payot, 1968.

Legrand, Gérard. « À propos de "la femme-enfant" : contribution à une typologie de la femme surréaliste ». *Obliques*, no 14-15 (1977) : 9-12.

Poivert, Michel. *L'image au service de la révolution : photographie, surréalisme, politique*. Cherbourg : Point du jour, 2006.

Richard, Annie. « L'allégorie de la femme-enfant alias Gisèle Prassinos comme aporie de genre dans le surréalisme », *Genres et Avant-gardes*, Paris : L'Harmattan, 2012.

Richard, Annie. « Salomé ou les avatars de la femme enfant ». *La Femme s'entête: la part du féminin dans le surréalisme*, (1998) : 187-200.

Richard, Annie. « Gisèle Prassinos, une artiste au-delà du clivage entre masculin et féminin ». *Lunes, Réalités, Parcours, Représentations de femmes*, no 5 (1998) : 45-49.

L'écriture de Gisèle Prassinos :

Barnet, Marie-Claire. « *La femme cent sexes ou les genres communicants : Deharme, Mansour, Prassinos* ». Paris : P. Lang, 1998.

Breton, André. « Dictionnaire abrégé du surréalisme ». *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1988.

Chenieux-Genron, Jacqueline. « L'absurde chez Gisèle Prassinos : comment minimiser le malheur? ». *Le surréalisme et le roman (1922-1950)*, Lausanne : L'âge d'homme, 1983.

Chenieux-Genron, Jacqueline. « Gisèle Prassinos disqualifiée disqualifiante ». *Obliques*, no 14-15 (1977) : 207-215.

Cottenet-Hage, Madeleine. *Gisèle Prassinos, ou, le désir du lieu intime*. Paris : J.-M. Place, 1988.

Dictionnaire de français Larousse, s.v. « Voix ». Consulté le 20 janvier, 2014. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/voix/82420>.

Druet, S., « Gisèle Prassinos : d'Alice II à la reconquête de l'esprit d'enfance ». 20 décembre 2014. <http://litrur.free.fr/111.htm>.

Ensch, José, et Rosemarie Kieffer. *À l'écoute de Gisèle Prassinos : une voix grecque*. Sherbrooke : Naaman, 1986.

Freud, Sigmund. *Das Unheimliche ; und andere Texte. L'inquiétante étrangeté ; et autres textes*, Paris : Gallimard, 2001, édition bilingue.

Freud, Sigmund. *L'interprétation du rêve*. Paris : Éditions Points, 2013.

L'écriture automatique

Alexandiran, Sarane. *Le surréalisme et le rêve*. Paris : Gallimard, 1974.

Breton, André. *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard, 2013.